

PRISE DE CONTRÔLE DIRECTE Alex R.



Prise de Contrôle Directe

Par Alex R.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : 20:00:02	4
Chapitre 2 : Zéro Absolu	11
Chapitre 3 : L'Ultimatum du Scalpel	19
Chapitre 4 : Le Mur de Matignon	26
Chapitre 5 : Hémicycle Sanglant	35
Chapitre 6 : Le Fantôme de la City	44
Chapitre 7 : Contre-Attaque Numérique	51
Chapitre 8 : L'Odeur de la Sueur	58
Chapitre 9 : Extraction à 15 Degrés	64
Chapitre 10 : La Clause Janus	72
Chapitre 11 : Le Choix des Armes	80
Chapitre 12 : Ombres Infiltrées	89
Chapitre 13 : 60:00	97
Chapitre 14 : Zone de Guerre	105
Chapitre 15 : L'Effondrement de la Muraille	112
Chapitre 16 : Le Grand Reset	121
Chapitre 17 : L'Épilogue du Paria	128
Chapitre 18 : Code Mort	134

Chapitre 1

20:00:02

Quatre-vingt mille watts de lumière artificielle. Une chaleur de morgue sous les projecteurs. Dans le Studio 4, l'air est saturé d'ozone et de fixatif pour cheveux. Marc Kazan est assis, immobile, le dos décollé du cuir du fauteuil club. Un technicien lui accroche un micro HF à la boutonnière de sa veste de lin sombre. La main du gamin tremble.

— Vous êtes nerveux, Lucas ? murmura Kazan.

Le technicien sursauta, les yeux fixés sur le moniteur de retour.

— On dépasse les huit millions d'audience ce soir, Monsieur Kazan. La Loi de Restitution... tout le monde attend ça.

Kazan esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Huit millions de spectateurs. Huit millions de témoins pour un autopsie en direct.

— Ne vous inquiétez pas pour l'audience, dit Kazan d'une voix monocorde. Inquiétez-vous pour le signal.

Dans son oreillette gauche, une fréquence cryptée grésilla. La voix d'Elias, déformée par un modulateur granulaire, lui parvint comme un souffle d'outre-tombe.

« Payload injecté. Les routeurs du Palais Bourbon sont à genoux. On attend ton top pour la phase deux. Marc, t'es sûr de toi ? Une fois que j'appuie, la physique reprend ses droits. »

Kazan ne répondit pas. Il fixa l'objectif de la caméra 1. La petite LED rouge, encore éteinte, ressemblait à un œil clos. Il sentit le poids de la clé USB dans sa poche intérieure. Une bombe de quelques grammes capable de rayer de la carte des fortunes bâties sur trois générations de déni.

En face de lui, Claire Chazal — ou celle qui l'avait remplacée dans cette ère de news-spectacle, une blonde glaciale nommée Léa Vasseur — ajustait ses fiches. Elle représentait tout ce que Kazan méprisait : l'illusion de l'information, le vernis démocratique sur un système en décomposition.

— Dix secondes, Monsieur Kazan, lança le régisseur.

Vasseur lui adressa un sourire de prédateur.

— On va essayer de rester pédagogique, Marc. La dette, les chiffres... les gens décrochent vite. Donnez-leur de l'émotion.

Kazan la regarda comme on observe une bactérie sous un microscope.

— Oh, je vous garantis qu'ils vont ressentir quelque chose, Léa.

20:00:00.

Le générique tonna. Une musique martiale, faite pour rassurer les retraités et effrayer les précaires. Le logo de la chaîne tourna sur les écrans géants.

20:00:02.

L'image se figea un quart de seconde. Un glitch imperceptible pour l'œil humain, mais Kazan le sentit dans sa colonne vertébrale. Elias venait de franchir le premier pare-feu de l'ANSSI.

— Bonsoir à tous, commença Léa Vasseur, face caméra. Ce soir, nous recevons Marc Kazan, l'expert en cyber-risque que tout le monde s'arrache, pour parler de la "Loi de Restitution Souveraine". Une loi censée éponger la dette de la France, mais qui divise

violemment la classe politique. Monsieur Kazan, vous affirmez que cet argent existe, qu'il est là, à portée de main...

Kazan la laissa parler. Il attendait le signal. Sur le retour moniteur, en bas à droite, un petit pixel blanc se mit à clignoter. *Le point de non-retour.*

À l'autre bout de Paris, dans l'Hémicycle, 577 députés étaient en train de s'étriper sur le texte de loi. Kazan savait exactement ce qui se passait là-bas. Il voyait, par l'esprit, les tablettes de vote s'allumer.

Soudain, le prompteur devant Léa Vasseur devint fou. Les lignes de texte furent remplacées par des colonnes de chiffres défilant à une vitesse vertigineuse. Des codes Swift. des montants en dollars, en euros, en yuans.

Vasseur bafouilla.

— Nous avons... euh, un petit problème technique. Monsieur Kazan, vous disiez que l'opacité financière était le cancer de notre pays...

— Le problème n'est pas l'opacité, Léa, coupa Kazan. Sa voix était calme, trop calme pour le chaos qui commençait à poindre en régie. Le problème, c'est l'impunité.

Dans l'oreillette de la présentatrice, le rédacteur en chef devait hurler. Kazan voyait la panique monter dans ses pupilles. Elle essaya de reprendre le fil, mais tous les écrans du plateau virèrent au noir, puis affichèrent un seul mot, en lettres capitales blanc cassé : ****AUDIT****.

— Qu'est-ce qui se passe ? balbutia-t-elle, oubliant qu'elle était en direct.

Kazan se pencha en avant. Le prédateur venait de sortir du fourré.

— Ce qui se passe, c'est que je viens de prendre le contrôle de votre antenne. Et ce n'est que le début.

« Accès root confirmé », murmura la voix d'Elias dans son oreille. *« Les comptes des députés sont gelés. On passe à la suite. »*

Kazan ne regardait plus la présentatrice. Il regardait la Caméra 1. Il s'adressait à la France, mais surtout à une seule femme : Hélène Valois, la Première Ministre, sans doute figée devant son écran au 57 rue de Varenne.

— Mesdames, Messieurs. Ne zappez pas. Vous ne le pourriez pas, de toute façon. Votre fournisseur d'accès vient de verrouiller votre canal sur cette fréquence. Ce soir, nous n'allons pas parler de la loi. Nous allons l'appliquer.

Léa Vasseur tenta de se lever, mais Kazan posa une main ferme sur son poignet. Une poigne de fer.

— Restez assise, Léa. Vous vouliez de l'émotion ? On est en plein dedans.

Dans le studio, les lumières de secours rouges s'allumèrent. Le personnel en coulisses s'agitait, des silhouettes couraient derrière les vitres de la régie. Quelqu'un essayait de couper le courant, mais Elias avait anticipé : l'onduleur du bâtiment était sous son contrôle.

— À cet instant précis, reprit Kazan, les 577 députés de l'Assemblée Nationale viennent de recevoir une notification sur leur téléphone personnel. Leur solde bancaire est passé à zéro. Leurs cartes de crédit sont désactivées. Leurs comptes aux îles Caïmans, au Luxembourg et à Singapour sont en cours de transfert vers un compte de séquestre de la Banque de France.

Le silence qui suivit fut plus lourd qu'une explosion. Un silence médiatique de quelques secondes qui parut durer une éternité.

— C'est illégal, parvint à articuler Vasseur. Vous allez finir en prison.

— La légalité est une notion élastique quand on a le code source, répliqua Kazan.
Vous appelez ça un piratage. J'appelle ça une saisie sur salaire pour service non rendu.

Il sortit son propre téléphone et le posa sur la table en verre. L'écran affichait un compte à rebours : ****59:42****.

— Madame la Première Ministre, je sais que vous écoutez. Vous avez une heure. Soixante minutes pour faire voter la Loi de Restitution Souveraine par l'Assemblée. Sans amendement. Sans caviardage. Sans vos habituelles pirouettes de procédure.

Il marqua une pause, laissant le venin infuser.

— Si dans soixante minutes la loi n'est pas adoptée et signée, les dossiers de preuves concernant les financements de votre dernière campagne seront envoyés à chaque rédaction du pays, et les comptes de vos donateurs seront définitivement vidés au profit des hôpitaux publics.

— Vous ne ferez jamais ça, dit une voix venant de l'ombre du plateau.

Un homme en costume trois-pièces venait d'entrer dans la lumière des projecteurs de secours. C'était le directeur de la chaîne. Il était livide.

— Coupez tout ! Je me fous que ce soit impossible, arrachez les câbles !

Kazan ne se retourna même pas.

— Essayez. Et je publie l'historique de vos transactions personnelles avec le groupe pétrolier qui finance votre émission littéraire.

Le directeur s'arrêta net. Le silence revint, plus tranchant que jamais.

Kazan reprit face caméra, l'expression de marbre.

— Ceci n'est pas une interview, c'est une réquisition. Le peuple français réclame son dû. J'ai simplement apporté le stylo.

Dans son oreillette, Elias rigola nerveusement.

« Marc, le GIGN vient de quitter Satory. Ils seront là dans vingt minutes. »

Kazan ne cilla pas. Vingt minutes. C'était plus qu'il n'en fallait pour changer le cours de l'histoire. Il croisa les mains sur la table, ses doigts longs et fins parfaitement immobiles.

— Le compte à rebours a commencé, dit-il à l'adresse des millions de foyers. Ne nous regardez pas. Regardez vos représentants. Regardez-les trembler. C'est la première fois qu'ils vivent la même fin de mois que vous.

Sur les écrans géants derrière lui, la liste des députés commença à défiler. À côté de chaque nom, un chiffre en rouge : leur fortune estimée, désormais gelée dans les serveurs de l'ombre de Kazan.

Le Studio 4 n'était plus un plateau de télévision. C'était le centre nerveux d'une révolution binaire. Et Marc Kazan, le scalpel à la main, venait de pratiquer la première incision.

— Léa, vous devriez lancer les publicités, dit Kazan avec une ironie glaciale. Parce qu'après ça, plus personne n'aura rien à vous vendre.

Le compte à rebours sur la table continuait de s'égrener.

58:15.

La guerre était déclarée. Elle ne se ferait pas à coup de fusils, mais à coups de lignes de code et de transferts de fonds.

Kazan ferma les yeux une seconde, pensant à son père, à l'odeur du garage où il s'était

pendu après que la banque lui ait tout pris.

On y est, papa. On y est.

Il rouvrit les yeux. La lumière rouge de la caméra 1 le fixait toujours. Il ne restait que la vérité, brute et chirurgicale.

— Soixante minutes, répéta-t-il. Le temps passe vite quand on perd tout.

Chapitre 2

Zéro Absolu

Le silence qui suivit l'annonce de Marc Kazan sur le plateau du 20h ne fut pas un silence de respect. Ce fut le silence d'une lame de guillotine qui vient de se figer au sommet de sa course, juste avant que la gravité n'en décide autrement.

Au Palais Bourbon, à trois kilomètres de là, la gravité venait de changer de camp.

Jean-Marc Lefebvre, député de la troisième circonscription de l'Oise, trente ans de mandat, les tempes grisonnantes et le mépris facile, se tenait à la buvette de l'Assemblée. Il avait soif. L'adrénaline des débats sur la "Loi de Restitution Souveraine" lui avait desséché la gorge. Il tendit sa carte Gold au barman, un homme qui connaissait ses habitudes depuis quinze ans.

— Un Perrier-rondelle, Robert. Et un double scotch pour mon collègue.

Robert glissa la carte dans le terminal. Le petit écran LCD afficha : *Recherche réseau*. Puis, instantanément : *Transaction refusée*.

Lefebvre fronça les sourcils.

— Réessaie. Ta bécane déconne.

Deuxième essai. Même résultat. Robert, mal à l'aise, tenta une troisième fois. Le terminal émit un bip strident, long, un cri de détresse électronique. À l'écran, un message que Robert n'avait jamais vu en trente ans de carrière : ****SOLDE INSUFFISANT - COMPTE CLOS****.

— Quoi ? rugit Lefebvre. C'est une plaisanterie ?

Il sortit son smartphone de sa poche pour consulter son application bancaire. Le déverrouillage facial fonctionna, mais l'interface fut remplacée par un écran noir. Au centre, un cercle rouge sang qui tournait. Puis, deux chiffres blancs, brutaux, s'affichèrent en plein écran.

****0,00 €****

Lefebvre sentit une goutte de sueur froide glisser le long de sa colonne vertébrale. Il leva les yeux. Autour de lui, dans la pénombre feutrée de la buvette, le même phénomène se reproduisait. Une cinquantaine de députés, de tous bords, fixaient leurs écrans avec la même expression de terreur hébétée.

Ce n'était pas une panne. C'était une énucléation financière.

— Monsieur le Directeur, on a un problème majeur.

À l'ANSSI, au cœur du bunker de la rue de l'Université, le centre de supervision ressemblait à un cockpit d'avion en pleine chute libre. Les écrans muraux, d'ordinaire calmes, viraient au cramoisi.

Elias était assis au milieu du chaos, son casque sur les oreilles, son visage masqué par la faible luminosité de ses trois moniteurs. Personne ne le regardait. Tout le monde hurlait.

— Ils ont hacké le switch Swift du Parlement ? demanda un ingénieur, la voix brisée.

— Pire, répondit Elias, sa voix modifiée passant par le canal crypté qu'il maintenait avec Kazan. Ils n'ont pas hacké le réseau. Ils ont réécrit la réalité du registre. Pour le

système, ces gens n'existent plus. Ils ont été supprimés de la base de données de la richesse.

Dans l'oreille de Kazan, sur le plateau, la voix d'Elias était un murmure de faucheuse :

— *La phase "Zéro Absolu" est terminée, Marc. Les 577 comptes sont à sec. Les comptes joints, les livrets A, les assurances-vie, les comptes offshore identifiés aux îles Caïmans... Tout est passé dans le broyeur. On a aussi verrouillé les accès biométriques des coffres.*

Kazan ne sourit pas. Il fixa la caméra 1.

— Vous m'entendez, là-bas, dans vos palais ? dit-il, sa voix résonnant dans chaque poste de télévision du pays. Vous venez de sentir ce que c'est que d'être personne. Ce n'est pas un bug. C'est un retour au réel. L'argent que vous pensiez posséder n'était que des bits sur un serveur que nous contrôlons désormais.

Hélène Valois, la Première Ministre, était enfermée dans son bureau du Palais Bourbon, entourée de ses conseillers les plus proches. Elle n'avait pas besoin de regarder son téléphone pour savoir qu'elle était ruinée. Elle l'avait jeté sur le tapis persan comme s'il s'agissait d'une grenade dégoupillée.

— Je veux Kazan mort, dit-elle d'une voix si basse qu'elle en devenait terrifiante. Je veux que le GIGN entre sur ce plateau et lui loge une balle entre les deux yeux.

— Madame la Première Ministre, intervint le chef de sa sécurité, le colonel Brissac. Le plateau est piégé. Kazan a fait savoir que si une unité d'intervention approche à moins de cent mètres du studio, il déclenche l'étape suivante : le gel des comptes de l'intégralité des forces de l'ordre et des militaires.

Valois se leva. Elle s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la cour d'honneur. En bas, le chaos commençait à s'installer. Des députés sortaient, gesticulant, essayant d'appeler leurs banquiers, leurs femmes, leurs amants. Ils ressemblaient à des fourmis dont on venait d'écraser la fourmilière.

— S'il gèle les salaires des flics, l'État s'effondre en dix minutes, murmura-t-elle.

— On a une autre complication, Madame, ajouta Brissac, la main sur son oreillette. Les terminaux de paiement du Palais Bourbon sont... ils diffusent quelque chose.

Valois sortit de son bureau et se dirigea vers le hall d'accueil. Sur chaque écran public, sur chaque machine à café, sur chaque terminal de carte bancaire, un texte défilait en boucle, implacable :

****VOTEZ LA LOI DE RESTITUTION SOUVERAINE.
VOTRE POUVOIR D'ACHAT EST ENTRE VOS MAINS.
54 MINUTES RESTANTES.****

— Il ne nous demande pas notre avis, constata Valois. Il nous prend en otage avec notre propre cupidité.

Sur le plateau, Léa, la présentatrice, n'était plus qu'une spectatrice de son propre naufrage. Elle voyait dans l'oreillette les ordres contradictoires de la régie. "Coupez tout !" "Non, ne coupez pas, l'audience est historique !" "Le GIGN arrive !" "Le GIGN fait demi-tour !"

Kazan, lui, semblait être le seul être vivant dans un monde de fantômes. Il sortit un petit carnet de sa veste.

— On me dit dans l'oreillette que certains d'entre vous pensent encore que c'est un coup de bluff, commença-t-il. Monsieur le Député Lefebvre, vous qui essayiez de payer votre Perrier il y a deux minutes... Vous avez un compte à la filiale singapourienne de la HSBC, sous le nom de code "L'Albatros". Il contient 4,2 millions d'euros issus de rétrocommissions sur le marché des autoroutes de l'Est.

L'écran géant derrière Kazan afficha les relevés bancaires, les dates, les montants. En direct. Sans filtre.

— Ce compte est maintenant vide, poursuivit Kazan. J'ai transféré la totalité de la somme au Secours Populaire. Ils ont reçu l'avis de virement il y a trente secondes. Merci pour votre générosité involontaire, Jean-Marc.

Le pays entier retint son souffle. Kazan venait de briser la règle d'or du système : le secret de la corruption. Ce n'était plus seulement un vol, c'était une humiliation publique, une mise à nu chirurgicale.

— Elias, donne-moi le niveau de panique au Parlement, demanda Kazan.

— *C'est un carnage, Marc. Ils se battent pour les chargeurs de téléphone. Ils essaient de sortir mais les barrières de sécurité automatiques sont verrouillées. On a aussi pris le contrôle de la climatisation. Il fait actuellement 32 degrés dans l'hémicycle. Et ça monte.*

Kazan hocha la tête. L'agitation. Toujours l'agitation. Pour que le patient accepte l'opération, il faut que la douleur devienne insupportable.

— Madame Valois, je sais que vous me regardez, dit Kazan en fixant l'objectif. Vous avez la "Loi Janus" dans votre tiroir. Celle qui rendrait ces fonds offshore illégaux et permettrait leur saisie. Vous ne l'avez jamais présentée parce qu'elle vous détruirait.

Mais aujourd'hui, c'est différent. Soit vous détruisez votre carrière, soit vous détruisez le pays.

Il fit une pause, laissant le silence peser sur les épaules de la Première Ministre.

— Vous avez encore 48 minutes pour convoquer le vote. À la 49ème minute, j'ouvre les vannes. Je publie les dossiers fiscaux de chaque membre de votre cabinet. Pas seulement les chiffres. Les noms. Les prête-noms. Les maîtresses. Les appartements à Marrakech. Tout.

Dans l'hémicycle, l'air était devenu épais, irrespirable. Les députés s'étaient regroupés par groupes parlementaires, mais les clivages politiques avaient fondu. Il n'y avait plus de gauche, plus de droite, seulement des gens qui avaient peur de tout perdre.

— On ne peut pas céder ! hurla un jeune député de la majorité. C'est du terrorisme !

— Ferme-la ! répliqua un autre, plus âgé, dont le visage était rouge cramoisi. Il a mon compte de la Société Générale ! Ma femme ne peut même pas payer les courses ! Tu veux qu'on fasse quoi ? Qu'on attende que la foule vienne nous sortir de là par les pieds ?

Dehors, le bruit commençait à monter. La foule, avertie par les réseaux sociaux, commençait à se masser devant les grilles du Palais Bourbon. Mais ce n'était pas une foule en colère contre Kazan. C'était une foule qui attendait de voir les puissants tomber. Certains brandissaient leurs téléphones, montrant le direct du 20h comme un nouveau testament.

Un slogan commença à monter de la rue, rythmé, puissant, traversant les murs de pierre de la République :

— ****ZÉRO ! ZÉRO ! ZÉRO !****

Hélène Valois, debout derrière la porte de l'hémicycle, entendait le chant. Elle sentit sa main trembler. Elle regarda son conseiller en communication, un homme dont le visage était devenu gris comme de la cendre.

— Madame, on a perdu le récit, murmura-t-il. Les gens ne voient pas en lui un criminel. Ils voient en lui un huissier.

Valois poussa les portes de l'hémicycle. Le vacarme s'arrêta instantanément. Elle monta à la tribune, ses pas résonnant sur le marbre. Elle n'avait plus de micro, plus de sonorisation — Elias avait tout coupé — mais elle n'en avait pas besoin. Ses yeux de prédatrice blessée balayèrent la salle.

— Mesdames et Messieurs les Députés, commença-t-elle, sa voix portant malgré tout. Nous sommes face à l'abîme.

Sur l'écran géant du studio, Kazan vit Valois monter à la tribune. Un léger tressaillement agita le coin de sa lèvre.

— C'est ça, Hélène, murmura-t-il. Choisis ton camp. Le marbre ou la cendre.

Le chronomètre sur la table de Kazan afficha : ****42:10.****

Le "Zéro Absolu" n'était que le début. La vraie chirurgie allait commencer. Kazan reprit la parole, sa voix tranchante comme un scalpel.

— Le premier qui quitte son siège perd tout définitivement. Le premier qui vote "pour" retrouve l'accès à ses comptes. C'est le dilemme du prisonnier, version 2.0. À vous de jouer, Messieurs les représentants du peuple. Pour une fois, représentez-le vraiment.

Dans les foyers de France, le silence était total. On n'écoutait plus un débat. On assistait à une exécution. Et personne n'avait envie de zapper.

Chapitre 3

L'Ultimatum du Scalpel

Le chronomètre de Kazan ne marquait pas le temps. Il marquait l'échéance d'un système à bout de souffle. **42:00.**

Dans le studio 4, l'air s'était raréfié. L'éclairage LED, d'un blanc clinique, transformait le visage de Marc Kazan en masque d'ivoire. Il ne regardait pas la caméra. Il regardait le pays à travers elle. Il ne s'adressait pas aux Français ; il s'adressait à leurs maîtres.

— Regardez vos écrans, commença Kazan. Pas la télévision. Vos téléphones.

Il fit un signe imperceptible. Dans l'ombre de la régie, ou peut-être depuis un bunker enterré sous une forêt domaniale, Elias frappa une touche.

Le "Push" fut universel. Un séisme numérique. Sur soixante-sept millions d'appareils, une notification unique, rouge comme une plaie ouverte. Un lien. Un nom :
L'ARCHIVE JANUS.

— Vous avez tous entendu parler de la Loi de Restitution Souveraine, poursuivit Kazan, sa voix posée, presque hypnotique. Le gouvernement vous a dit qu'elle était techniquement impossible. Que l'argent de l'évasion fiscale est une brume que l'on ne peut pas saisir. Mensonge.

Il se leva. Ses mouvements étaient lents, économes. Chaque geste était une menace.

— La Clause Janus. Article 42, alinéa 3 du Code Monétaire et Financier, version

amendée en catimini il y a six ans. Une porte dérobée. Un algorithme de lissage qui permet de transférer des fonds de solidarité publique vers des trusts basés aux îles Vierges, sous couvert de "gestion de la dette". On vous ponctionne à la source pour nourrir un monstre qui n'a pas de visage.

À l'Assemblée Nationale, le silence était celui d'une morgue avant l'autopsie. Hélène Valois, agrippée au marbre de la tribune, sentit le froid monter dans ses phalanges. Sur les bancs, les députés ne regardaient plus la Première Ministre. Ils fixaient leurs smartphones. Ils voyaient défiler des colonnes de chiffres. Des noms de sociétés écrans. Et, en face, leurs propres noms.

— Madame Valois, lança Kazan vers l'écran qui diffusait le direct de l'Hémicycle. Vous avez dit que le pays était en faillite. Que les infirmières devaient faire des efforts. Que les retraités devaient comprendre le sens du sacrifice.

Kazan afficha un graphique sur le mur d'écrans derrière lui. Une courbe ascendante, brutale.

— Voici les flux de la Clause Janus sur les douze derniers mois. Trois cents milliards d'euros. Le montant exact du déficit que vous prétendez ne pas pouvoir combler. Cet argent n'a pas disparu, Hélène. Il a juste changé de poche. Et j'ai la main sur la fermeture éclair.

Dans les rangs de la majorité, un député, un ancien banquier d'affaires au visage d'ordinaire rubicond, s'effondra sur son siège. Son compte personnel venait de s'afficher sur l'écran géant, en lien direct avec un compte numéroté à Singapour. Le montant : 4,2 millions. Libellé de la transaction : "Frais de consultation Janus".

L'agitation monta dans l'Hémicycle comme une marée de fiel. Des cris éclatèrent. Des insultes. On ne s'insultait plus par idéologie, on s'insultait par peur.

— C'est un montage ! hurla un député du centre en brandissant son téléphone comme un bouclier inutile. C'est du terrorisme informationnel !

Kazan esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

— Non, Monsieur le Député. C'est de la comptabilité. La vérité est binaire. Un ou zéro. Pour l'instant, vous êtes tous à zéro.

Hélène Valois reprit la parole. Sans micro, sa voix n'était qu'un sifflement de vipère, mais le silence qui s'était réinstallé lui donna le poids d'un couperet.

— Monsieur Kazan, vous commettez un crime de haute trahison. Vous prenez en otage les institutions de la République. Pensez-vous vraiment que le peuple vous suivra quand il réalisera que vous avez paralysé l'économie du pays pour assouvir une vengeance personnelle ?

Kazan ne cilla pas.

— L'économie est déjà morte, Madame la Première Ministre. Vous tenez les commandes d'un cadavre que vous maquillez chaque matin. Je ne prends pas d'otages. Je libère des prisonniers qui ont fini par aimer leurs chaînes.

Il s'approcha de la caméra, son visage occupant tout l'espace, écrasant, inévitable.

— Voici l'ultimatum. Il reste 38 minutes. La Loi de Restitution Souveraine est déjà sur vos tablettes de vote. J'ai réécrit le texte. Pas de commissions, pas d'amendements, pas de navette parlementaire. Un vote sec. Article 1 : Abrogation immédiate de la Clause Janus. Article 2 : Saisie automatisée des fonds identifiés et rapatriement sur le compte du Trésor Public.

Un murmure de terreur parcourut les rangs. Kazan venait de décrire le casse du siècle,

mais dans le sens inverse.

— Si la loi est adoptée à la majorité absolue avant que le compte à rebours n'atteigne zéro, je rétablis les accès. Vos cartes fonctionneront pour payer votre prochain dîner en ville. Vos mandats seront sauvés. Si vous refusez...

Kazan marqua une pause. Le silence dans le studio était si épais qu'on aurait pu y tailler des pierres tombales.

— Si vous refusez, je publie les clés privées de chaque transaction Janus effectuée ces dix dernières années. Chaque nom. Chaque bénéficiaire. Chaque corrupteur. Ce ne sera pas une crise politique, Hélène. Ce sera une chasse à l'homme. Le peuple n'ira pas voter. Il ira chercher des cordes.

— Vous n'oserez pas, cracha Valois. Vous seriez le premier à brûler dans l'incendie.

— J'ai déjà tout perdu il y a vingt ans, Hélène. Un homme qui n'a plus rien à perdre n'est pas un homme, c'est une force de la nature. Elias, montre-leur le "Snapshot".

L'écran du 20h se scinda en milliers de petites vignettes. Des photos d'identité. Les 577 députés. Sous chaque photo, une jauge de "Crédibilité Sociale" qui tombait en temps réel, alimentée par les réactions des réseaux sociaux qui explosaient. La France n'était plus un pays, c'était un tribunal géant.

Dehors, dans les rues de Paris, le bruit commença à monter. Ce n'était pas encore une émeute. C'était le grondement d'une bête qui s'éveille. On entendait des concerts de klaxons. Des gens sortaient sur leurs balcons, leurs téléphones à la main, hurlant des chiffres.

Dans l'Hémicycle, la panique vira à l'hystérie. Un jeune député de l'opposition se leva, les larmes aux yeux.

— On n'a pas le choix ! On ne peut pas lutter contre ça ! Votez cette putain de loi !

— Silence ! hurla Valois. Nous ne négocions pas avec les terroristes ! Garde Républicaine, évacuez le Palais !

Mais les gardes, sur les côtés, ne bougèrent pas. Ils regardaient leurs propres téléphones. Leurs soldes, leurs épargnes, le futur de leurs enfants... tout était suspendu au doigt de Kazan. L'un d'eux, un colosse au visage de pierre, croisa le regard de la Première Ministre. Il ne baissa pas les yeux. Il n'était plus un serviteur de l'État. Il était un créancier.

Kazan reprit, sa voix retombant dans un calme effrayant.

— 35 minutes, Hélène. Le GIGN est en route pour ce studio. Je le sais. Ils mettront 12 minutes à défoncer la porte. 5 secondes pour me neutraliser. Mais Elias n'est pas ici. Et le script de destruction est déjà lancé. Si mon cœur s'arrête, ou si le signal est coupé, la publication totale devient irréversible. C'est ce qu'on appelle une "Dead Man's Switch". Ma vie ne vaut rien. La vôtre vaut trois cents milliards. Faites le calcul. Vous étiez banquière, non ?

Valois chancela. Elle vit son monde s'effondrer. Elle vit les visages de ses alliés se détourner. Ils étaient des rats, et le navire était déjà sous l'eau.

— Ce que vous demandez est une parodie de démocratie, murmura-t-elle, vaincue par la logique implacable du Scalpel.

— Non, répondit Kazan. C'est une prise de contrôle directe. Le peuple a payé le ticket d'entrée. Il est temps qu'il voie le spectacle.

Il s'assit de nouveau derrière le bureau du JT, croisa les mains, et fixa le chronomètre.

****32:15.****

— Le vote est ouvert, Messieurs, dames. Ne vous trompez pas de bouton. L'Histoire vous regarde. Et pour une fois, elle a accès à vos relevés bancaires.

Le premier vote tomba sur l'écran géant. Un point vert. Puis deux. Puis dix. Une traînée de poudre de lumière sur la carte de l'Hémicycle.

Kazan ne souriait pas. Il savait que le plus dur commençait. On ne soigne pas une gangrène avec un pansement. Il fallait couper le membre.

Dans l'ombre, Elias murmura dans l'oreillette de Kazan :

— Marc, ils ont envoyé les brouilleurs. On va perdre le flux satellite dans cinq minutes.

— Alors donne-leur la phase deux, Elias. Coupe l'électricité dans tout le VII^e arrondissement. Sauf le Palais Bourbon. Je veux qu'ils votent dans le noir, sous le seul éclairage de leurs crimes.

L'ordre fut exécuté. Une seconde plus tard, la Ville Lumière s'éteignit autour du centre du pouvoir. Seul l'Hémicycle restait allumé, comme une scène de théâtre isolée dans le néant.

L'ultimatum n'était plus politique. Il était viscéral.

Kazan ferma les yeux une seconde, pensant à son père, à la petite agence de province, à la lettre d'huissier sur la table de la cuisine.

C'est pour toi, papa. On solde les comptes.

Le chronomètre affichait ****29:59.****

Le sang commençait à couler sur le marbre. Pas celui des hommes. Celui de l'argent.

Chapitre 4

Le Mur de Matignon

L'obscurité n'est pas une absence de lumière. C'est une présence. Elle pèse sur les épaules, elle s'insinue dans les poumons, elle réduit l'espace. À Matignon, dans le Salon Jaune transformé en bunker de fortune, l'obscurité avait le goût du métal froid et de l'ozone.

Hélène Valois se tenait debout, immobile, face à la haute fenêtre qui donnait sur les jardins. Dehors, le VII^e arrondissement n'était plus qu'un trou noir, une béance géographique au cœur de la capitale. Seule la silhouette du Palais Bourbon, à quelques encablures, pulsait d'une lumière artificielle et insolente. Un phare au milieu d'un naufrage.

Derrière elle, le ronronnement sourd des groupes électrogènes de secours faisait vibrer le parquet. C'était le bruit d'un système sous respirateur artificiel.

— Madame la Première Ministre ?

La voix était hésitante. C'était Morel, le directeur de l'ANSSI. Un homme de chiffres et de protocoles, aujourd'hui réduit à l'état de spectateur de sa propre impuissance. Valois ne se retourna pas. Elle observait son propre reflet dans la vitre, une silhouette spectrale superposée au chaos de la ville.

— Pourquoi ce studio émet-il encore, Morel ? Sa voix était un fil de rasoir. Calme. Tranchante.

— On a tout tenté, Madame. Le brouillage hertzien, l'attaque par déni de service sur

les serveurs de la chaîne, même l'intervention physique sur les relais locaux. Mais Kazan... il ne passe pas par les infrastructures classiques.

— Expliquez-moi. Comme si j'avais six ans. Parce que là, j'ai l'impression que vous me dites que l'État français ne peut pas éteindre une télévision.

Morel déglutit. Le bruit fut audible dans le silence pesant de la pièce.

— Il utilise un protocole de routage décentralisé. Le signal ne part pas du studio vers un satellite unique. Il est fragmenté en milliers de paquets de données, envoyés via une constellation de micro-satellites privés et de réseaux mesh. Pour couper le signal, il faudrait abattre une cinquantaine de satellites de basse altitude appartenant à trois juridictions différentes. Ou couper internet sur l'intégralité du territoire européen.

Valois se tourna lentement. Ses yeux étaient deux dagues d'acier.

— Alors faites-le. Coupez tout.

— Madame, les répercussions économiques seraient...

— L'économie est déjà morte, Morel ! rugit-elle, perdant son masque de marbre pour une fraction de seconde. Kazan a gelé les comptes des législateurs. Il détient l'ADN financier du pays en otage. Si cette "Loi de Restitution" passe, ce n'est pas seulement l'argent de quelques banquiers qui disparaît. C'est la structure même de notre pouvoir qui s'effondre. Vous comprenez ?

Elle s'approcha de lui, envahissant son espace vital. L'odeur de Morel — café froid et sueur de peur — l'écœurerait.

— Si la Loi Janus est abrogée par ce vote forcé, l'immunité de fonction saute. Rétroactivement. Vous savez ce que ça veut dire pour ce gouvernement ? Pour vous ? Pour moi ?

Morel baissa les yeux. Il savait. La Loi Janus était le bouclier ultime, le coffre-fort législatif qui protégeait les financements "gris" des trois dernières campagnes présidentielles. Si Kazan ouvrait cette porte, ce n'était pas une réforme qu'il imposait. C'était un peloton d'exécution.

— Envoyez le GIGN au studio, ordonna-t-elle.

— Ils sont en route, Madame. Mais le bâtiment est piégé numériquement. Les ascenseurs, les sas de sécurité, le système incendie... Tout est sous le contrôle de l'entité qu'ils appellent "Elias". S'ils forcent l'entrée, Kazan a promis de libérer instantanément les dossiers fiscaux de la totalité du CAC 40 sur le darknet. C'est la terre brûlée.

Valois retourna s'asseoir derrière son bureau. Le cuir du fauteuil craqua. Un bruit dérisoire. Sur l'écran de contrôle qui faisait face à elle, le visage de Marc Kazan était toujours là. Imperturbable. Un scalpel en costume sombre.

****24:12.****

Le chronomètre défilait. Sur la carte du Palais Bourbon, les points verts se multipliaient comme une infection. Les députés craquaient. Un par un. La peur de la pauvreté était plus forte que la loyauté partisane. Ils ne votaient pas pour la justice. Ils votaient pour retrouver l'accès à leur carte Platinum.

— C'est un terroriste, murmura Valois, plus pour elle-même que pour Morel.

— Non, Madame, répondit une voix à l'entrée du salon.

C'était le Général Lecourbe, chef d'état-major des armées. Il entra dans la pièce, son uniforme impeccable contrastant avec le désordre ambiant.

— Ce n'est pas un terroriste. Le terroriste veut détruire le système. Kazan, lui, veut le racheter. Il utilise nos propres codes, notre propre cupidité contre nous. Il fait une OPA hostile sur la République.

Lecourbe posa une tablette sur le bureau de la Première Ministre.

— On a localisé "Elias".

Valois se redressa, l'espoir ravivant son regard.

— Où ?

— C'est là que ça devient compliqué. Le signal source provient de l'intérieur du bâtiment de l'ANSSI. À deux étages sous le bureau de Monsieur Morel.

Le silence qui suivit fut plus lourd que l'obscurité. Morel devint livide. Ses mains se mirent à trembler.

— C'est impossible... j'ai vérifié les accès, j'ai...

— Vous n'avez rien vérifié du tout, coupa le Général. Elias est chez vous. C'est peut-être votre bras droit, votre expert réseau, ou la femme de ménage. Il est le système. Kazan n'attaque pas de l'extérieur. Il a infiltré les ganglions nerveux de l'État il y a des mois. On ne peut pas "tuer" le signal, parce que le signal, c'est nous.

Valois sentit un vertige l'assaillir. Elle se revit, trois ans plus tôt, signant les décrets de dérégulation numérique qui avaient permis à des consultants comme Kazan de circuler librement dans les couloirs du pouvoir. Elle leur avait ouvert la porte. Elle leur avait donné les clés du coffre pour "moderniser" la France.

Kazan n'était pas un accident. Il était la conséquence.

— Qu'elles sont les options ? demanda-t-elle d'une voix sourde.

— Une seule, dit Lecourbe. L'option "Vulcain". On coupe physiquement les câbles sous-marins au large de la Bretagne et de Marseille. On isole la France du reste du monde numérique. On plonge le pays dans le noir total. Plus de banques, plus de communications, plus d'hôpitaux connectés. Le chaos pur pendant 48 heures, le temps de reprendre le contrôle manuel des serveurs.

Valois regarda le chronomètre.

18:45.

À l'écran, Kazan venait de reprendre la parole. Son ton était celui d'un professeur déçu.

— "Madame la Première Ministre, je sais que vous envisagez l'option Vulcain. Ne le faites pas. Si vous coupez les câbles, les algorithmes de 'Dead Man's Switch' que j'ai installés déclencheront la liquidation automatique de la dette française sur les marchés asiatiques. Demain matin, l'Euro ne vaudra plus le papier sur lequel il est imprimé. Ne sacrifiez pas le futur pour sauver votre passé."

Valois sursauta. Comment pouvait-il savoir ?

— Il nous entend, souffla Morel. Il a accès aux micros de secours du salon.

Valois fixa la caméra intégrée à son écran. Elle ne voyait plus un consultant. Elle voyait un miroir.

— Sortez, dit-elle.

— Madame ?

— TOUS DEHORS !

Le Général et Morel reculèrent et quittèrent la pièce. Valois resta seule avec Kazan. Ou du moins, avec son image. Elle s'approcha de l'écran, si près qu'elle pouvait voir les pixels qui composaient le regard froid de l'homme.

— Qu'est-ce que tu veux, Marc ? murmura-t-elle. Vraiment ? Ce n'est pas pour ton père. Ce n'est pas pour le peuple. Un homme comme toi ne croit pas à ces fables.

À l'écran, Kazan sembla incliner légèrement la tête, comme s'il l'avait entendue à travers les couches de cryptage et les kilomètres de fibre.

— "Je veux que vous ressentiez ce que c'est, Hélène," répondit-il, sa voix sortant des haut-parleurs du bureau avec une clarté terrifiante. "Res sentir ce que ça fait d'être une ligne de code qu'on peut effacer d'un clic. Vous avez passé votre vie à traiter les citoyens comme des variables d'ajustement. Ce soir, la variable, c'est vous."

— Tu ne t'en sortiras pas. Le pays va se soulever contre toi.

— "Le pays ? Regardez les réseaux sociaux, Hélène. Regardez par la fenêtre."

Valois tourna les yeux vers la rue. Au loin, derrière les grilles de Matignon, des points lumineux apparaissaient. Ce n'étaient pas des lampadaires. C'étaient des milliers d'écrans de smartphones. La foule s'amassait. Dans le silence de la nuit, un grondement sourd montait. Un rythme scandé par des milliers de mains sur le métal des barrières de sécurité.

Ce n'était pas une émeute. C'était une attente.

— "Ils ne sont pas là pour m'arrêter," reprit Kazan. "Ils sont là pour voir si vous allez avoir le courage de signer votre propre fin. La Loi de Restitution a atteint 280 votes 'pour'. Il en manque neuf. Neuf députés qui hésitent encore à sacrifier leur carrière pour sauver leur honneur."

Valois sentit une goutte de sueur couler le long de sa tempe. Elle décrocha le téléphone rouge. La ligne directe avec le Président.

— Monsieur le Président... Oui. On a perdu le contrôle du signal. Kazan est partout. Non, Vulcain est trop risqué. Si on fait ça, on déclenche une guerre civile financière.

Elle écouta la voix à l'autre bout du fil. Le ton était sec, autoritaire, mais elle y décela la même fêlure que chez Morel. La peur primale de ceux qui ont toujours cru être les maîtres du jeu et qui réalisent qu'ils ne sont que les pions.

— Le Président veut vous parler, Marc, dit-elle en posant le combiné sur le bureau, face au micro.

— "Non," coupa Kazan. "Je n'ai rien à dire à un homme qui n'est qu'un hologramme du système. C'est à vous de décider, Hélène. Vous avez la liste des neuf députés hésitants sur votre écran privé. Appelez-les. Dites-leur de voter 'Oui'. Ou je publie la Clause 14."

Valois se figea. La Clause 14. Le document qui prouvait qu'elle avait personnellement autorisé le détournement des fonds de l'aide au développement pour éponger les dettes de son propre parti.

C'était le coup de grâce. Kazan n'était pas en train de sauver la démocratie. Il était en train de l'exécuter pour mieux la reconstruire sur ses propres ruines.

Elle regarda la liste des noms. Des alliés. Des amis. Des gens qu'elle allait devoir

broyer pour éviter d'être broyée elle-même.

— Tu es un monstre, Marc.

— "Non, Hélène. Je suis le marché. Et le marché exige une correction."

12:00.

Le chronomètre continuait sa course folle. Valois s'assit, saisit son téléphone personnel, et commença à composer le premier numéro. Ses doigts ne tremblaient plus. Elle était entrée dans la phase de survie pure.

À l'autre bout de Paris, dans le studio de verre, Kazan observa la lumière de la ligne de Matignon s'activer.

— Elias, murmura-t-il dans son micro.

— Je t'écoute, Marc.

— Prépare les dossiers de la phase trois.

— Même si elle coopère ?

Kazan fixa la caméra, un demi-sourire glacial étirant ses lèvres.

— Surtout si elle coopère. On ne négocie pas avec une infection. On l'utilise pour trouver le vaccin, puis on l'élimine.

Le 20 heures n'était plus un journal. C'était une autopsie en direct. Et le patient était encore conscient.

****10:00.****

Le monde retenait son souffle. L'argent, lui, s'apprêtait à changer de mains. Pas de celles des puissants vers les pauvres, mais de celles des corrompus vers les algorithmes.

Le mur de Matignon était tombé. Pas sous les coups de boutoir d'une révolution, mais sous la pression d'un seul doigt sur une touche "Enter".

Kazan se leva, ajusta sa veste, et regarda l'objectif.

— Le décompte final commence. Préparez-vous à la réalité.

L'écran vira au noir une seconde, avant d'afficher un seul mot, en blanc, qui clignotait au rythme des battements de cœur d'une nation en sursis :

****RESTITUTION.****

Chapitre 5

Hémicycle Sanglant

Le Palais Bourbon ne sentait plus la cire d'abeille et le cuir de Cordoue. Il sentait la peur acide. Une odeur de vestiaire après une défaite humiliante.

Dans l'hémicycle, la climatisation semblait avoir rendu l'âme, ou peut-être était-ce simplement la chaleur humaine — celle de cinq cent soixante-dix-sept corps en état de choc — qui saturait l'air. Les dorures n'impressionnaient plus personne. Sous la verrière, les députés de la nation ne ressemblaient plus à des législateurs. Ils ressemblaient à des naufragés sur un radeau de luxe en train de prendre l'eau de toutes parts.

Langevin, député de la 4ème circonscription du Rhône, trente ans de métier, fixa son iPhone avec une expression de dément. Il tapota l'écran, frénétiquement, comme si la répétition du geste pouvait modifier l'arithmétique brutale de l'application bancaire.

****SOLDE : 0,00 €****

Il ne s'agissait pas d'un bug. Ce n'était pas une maintenance nocturne de la Société Générale. C'était un effacement. Une énucléation financière.

— "C'est impossible," bégaya-t-il, la voix chevrotante. "J'ai une ligne de crédit. J'ai... j'ai des placements au Luxembourg."

À côté de lui, Masson, une jeune louve aux dents longues, d'habitude si prompte à dégainer des punchlines sur BFM, s'était effondrée sur son banc de velours rouge. Elle tenait sa carte bancaire en plastique noir comme un talisman inutile.

— "Ma carte est muette," murmura-t-elle. "La buvette... ils ont refusé de me servir un café. La machine dit 'Carte Invalide'. Le barman me regardait comme si j'étais une mendiante."

Le silence de mort fut soudain brisé par un hurlement au centre de la fosse. Un député de l'opposition, un colosse au visage rubicond, venait de balancer son iPad contre le marbre de la tribune. Le verre explosa en mille éclats.

— "C'EST UNE PRISE D'OTAGES !" hurla-t-il, les veines du cou prêtes à éclater. "OÙ EST LA SÉCURITÉ ? OÙ EST L'ANSSI ? ON EST EN FRANCE, BORDEL !"

Mais la sécurité ne répondait plus. Les gardes républicains, figés aux entrées, gardaient leur stoïcisme de façade, mais leurs yeux trahissaient la même angoisse. Leurs soldes aussi venaient de s'évaporer. Le contrat social n'était pas rompu, il avait été supprimé. Un clic.

****LE PROBLÈME : La fin de l'impunité virtuelle.****

****L'AGITATION : La soif de la bête.****

La soif commença à se faire sentir. Une soif psychologique, d'abord, puis physique. Les fontaines à eau étaient vides. Les distributeurs automatiques n'acceptaient que des cartes de crédit qui ne répondaient plus. Dans cet espace clos, symbole du pouvoir absolu, les maîtres du pays réalisaient qu'ils ne pouvaient même plus s'offrir un gobelet de plastique.

Un mouvement de foule se produisit vers l'aile ouest. Une rumeur circulait : il resterait quelques bouteilles d'eau minérale dans le bureau du questeur.

Ce fut le premier craquement.

Langevin vit des collègues, des gens avec qui il dînait au *Chardenoux*, se bousculer dans les couloirs. Il n'y avait plus de "Monsieur le Député". Il n'y avait plus de "Cher collègue". Il y avait des prédateurs en costume trois-pièces luttant pour des ressources limitées.

— "Lâchez ça, c'est à moi !" cria une élue de la majorité, agrippant le bras d'un sénateur égaré qui tenait une bouteille de Cristaline entamée.

— "Allez vous faire foutre, j'ai une hypoglycémie !"

Le vernis craquait. La civilisation, c'est trois repas et un compte en banque rempli. Enlevez les deux, et Versailles devient la jungle de Calais en moins de deux heures.

Dehors, le bruit monta d'un cran. Un grondement sourd, tellurique.

Langevin s'approcha d'une fenêtre donnant sur la place de la Concorde. Ce qu'il vit lui glaça le sang. Ce n'était pas une manifestation. C'était une veillée d'armes. Des milliers de personnes, silencieuses, leurs téléphones levés comme des bougies, affichaient tous la même image : le compte à rebours de Marc Kazan.

48:12.

Le peuple ne hurlait pas. Il regardait. Il attendait que la bête politique meure de faim ou finisse par signer.

Soudain, les haut-parleurs de l'hémicycle crachotèrent. Le Larsen fit grincer les dents de l'assistance. Les écrans géants, qui affichent habituellement le texte des amendements, devinrent d'un blanc chirurgical.

Puis, le visage de Kazan apparut.

Il n'était pas en sueur. Il ne criait pas. Il était assis dans le studio de verre, une tasse de café fumante à côté de lui. Le contraste avec la sueur et la panique des députés était une insulte calculée.

— "Mesdames et Messieurs les Députés," commença Kazan. Sa voix était calme, posée, celle d'un chirurgien expliquant une amputation nécessaire. "Vous commencez à ressentir ce que ressent un père de famille quand son découvert est atteint le 12 du mois. L'impuissance. Ce petit goût métallique dans la bouche quand on réalise que le système ne vous reconnaît plus. C'est inconfortable, n'est-ce pas ?"

Un silence de plomb tomba sur l'hémicycle. Même les députés qui se battaient pour l'eau s'arrêtèrent net.

— "Vous avez quarante-huit minutes," reprit Kazan. "Le texte de la Loi de Restitution Souveraine est sur vos pupitres numériques. Il a été injecté dans vos systèmes de vote. Ne cherchez pas à modifier une virgule. Elias veillera à ce que chaque tentative de sabotage déclenche la publication immédiate de vos historiques de navigation et de vos échanges de messagerie privée. Tous."

Un frisson collectif parcourut les rangs.

— "Pour certains, ce sera de la corruption," continua le scalpel. "Pour d'autres, des adultères sordides. Pour les plus chanceux, juste la preuve de votre mépris profond pour vos électeurs. Votez la loi. Rendez l'argent. Et vos comptes seront rétablis au centime près. Refusez, et à la fin du décompte, vos identités numériques seront effacées. Vous n'existerez plus pour l'État. Pas de retraite, pas de passé, pas d'avenir."

L'écran s'éteignit.

La porte de l'hémicycle s'ouvrit violemment. Hélène Valois entra.

Elle était livide, mais son port de tête restait celui d'une reine de tragédie grecque. Elle traversa la fosse sous les regards de haine et d'espoir de sa propre majorité. Elle monta à la tribune, écrasant les éclats de verre de l'iPad brisé sous ses talons.

Elle ne regarda pas ses collègues. Elle regarda la caméra fixe, tout en haut.

— "Marc," dit-elle, la voix ferme. "Vous jouez avec le feu. Si cette loi passe sous la contrainte, elle n'aura aucune valeur juridique. Le Conseil Constitutionnel la cassera dans l'heure."

Un rire sec résonna dans les haut-parleurs. Kazan n'était plus à l'image, mais sa voix habitait l'espace.

— "Hélène, toujours à chercher la faille procédurale. Le Conseil Constitutionnel ? Leurs comptes sont à zéro aussi. Et la foule dehors ne demande pas une analyse juridique. Elle demande un transfert de propriété. Si vous ne signez pas, le peuple entrera. Et croyez-moi, ils ne viendront pas pour débattre de la constitutionnalité de mon action."

Valois s'agrippa au pupitre. Elle sentit la sueur couler entre ses omoplates. Elle jeta un œil vers les bancs. Langevin pleurait silencieusement. Masson fixait le vide.

C'était la fin du monde ancien. Le pouvoir n'était plus au bout du fusil, il était au bout de la fibre optique.

— "Nous ne pouvons pas..." commença Valois.

— "Vous DEVEZ," trancha Kazan. "Regardez vos écrans, Hélène. Phase trois. Maintenant."

Sur les écrans de l'hémicycle, une liste commença à défiler à une vitesse vertigineuse.

****NOM : DUPONT-MORIN (DÉPUTÉ). COMPTE CACHÉ : SINGAPOUR - 2,4M €.** **PROVENANCE : LABORATOIRES LARGON.****

****NOM : VASSARD (MINISTRE). COMPTE CACHÉ : CAYMANS - 850K €.** **PROVENANCE : MARCHÉS PUBLICS BTP.****

Chaque ligne était une bombe. Chaque seconde, une carrière était pulvérisée. Les noms tombaient comme des têtes sous la guillotine.

— "Arrêtez ça !" hurla Valois. "C'est de la calomnie !"

— "C'est de la data, Hélène. Et la data ne ment jamais. Elias, accélère le flux."

Le défilement devint illisible tant il était rapide. La liste de la honte inondait l'hémicycle. Les députés se regardaient les uns les autres avec une suspicion venimeuse. Qui était le prochain ? Qui allait être exposé devant la France entière ?

La foule, dehors, poussa un cri de joie sauvage. Ils recevaient les mêmes notifications sur leurs téléphones. Le secret bancaire venait de mourir en place publique.

— "Le vote est ouvert," annonça la voix de Kazan, implacable.

Langevin regarda son pupitre. Deux boutons.

****POUR.****

****CONTRE.****

Son doigt tremblait. S'il votait "Pour", il trahissait son camp, ses financeurs, son monde. S'il votait "Contre", il perdait tout : son argent, sa réputation, peut-être sa vie si la foule forçait les grilles.

Il regarda autour de lui. Partout, les visages étaient les mêmes. Des masques de terreur.

****LA SOLUTION : La reddition par le clic.****

Valois vit les premières lumières vertes s'allumer sur le tableau de vote. Une, puis dix, puis cinquante. La trahison se propageait comme un virus. Les députés ne votaient pas pour la justice. Ils ne votaient pas pour le peuple. Ils votaient pour récupérer l'accès à leur propre vie.

— "Lâches !" cracha Valois dans le micro, mais personne ne l'écoutait.

Elle vit Langevin appuyer sur le bouton vert. Puis Masson.

Le tableau se remplissait de vert. Une forêt de soumission numérique.

****30:00.****

Kazan, dans son studio, observa le score monter.

— "Tu vois, Elias ?" murmura-t-il. "L'éthique est une variable d'ajustement. Le prix de la morale, c'est exactement le montant qu'il y a sur leur compte en banque. Ni plus, ni moins."

— "Le GIGN est à deux minutes du studio, Marc," répondit la voix d'Elias. "Ils ont l'ordre de tirer pour tuer. La Première Ministre a signé l'autorisation d'usage de la force létale."

Kazan ajusta sa veste. Il ne bougea pas. Il regarda le tableau de l'Assemblée passer la barre de la majorité absolue.

La Loi de Restitution Souveraine venait d'être adoptée par ceux-là mêmes qu'elle allait dépouiller.

— "Laisse-les venir," dit Kazan avec un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. "Ils pensent qu'ils viennent m'arrêter. Ils ne réalisent pas qu'ils entrent dans le champ de la caméra. Le monde a besoin d'un martyr. Et j'ai toujours été bon pour le spectacle."

Dans l'hémicycle, le silence était revenu. Un silence de mort. Les députés restaient assis, hébétés. Ils avaient voté. Ils étaient sauvés. Ils étaient ruinés.

Valois descendit de la tribune, ses jambes manquant de se dérober. Elle savait que son nom serait le prochain sur la liste d'Elias. Elle savait que dans dix minutes, elle ne serait plus la femme la plus puissante de France, mais une accusée en attente de jugement.

Elle regarda Langevin. Il tenait à nouveau son téléphone.

****SOLDE : 4 500,00 €****

Langevin soupira de soulagement. Il avait récupéré son argent de poche. Il n'avait pas encore réalisé qu'il venait de signer l'arrêt de mort de tout le système qui lui permettait de le dépenser.

Dehors, la foule commença à chanter. Un chant qui faisait vibrer les vitres du Palais Bourbon.

Ce n'était pas la Marseillaise. C'était un compte à rebours.

Kazan fixa l'objectif une dernière fois.

— "Le transfert commence. Bienvenue dans l'An 0 du nouveau monde."

Le premier coup de bélier résonna contre la porte du studio. Kazan ferma les yeux.

****00:00.****

L'écran vira au blanc.

****FIN DU CHAPITRE 5.****

Chapitre 6

Le Fantôme de la City

Le silence n'est pas l'absence de bruit. C'est le poids de ce qui n'est pas dit.

Londres, 2008. Un bureau au quarante-deuxième étage de la tour Citigroup. De la neige fondue s'écrase contre les baies vitrées, transformant la City en un aquarium grisâtre et flou. À l'intérieur, l'air est saturé d'ozone et de peur.

Jean-Pierre Kazan ne bouge pas. Il est assis devant trois moniteurs qui crachent des lignes rouges. Des milliards de dollars de valorisation boursière s'évaporent comme de la buée sur un miroir. Marc, vingt-quatre ans, observe son père depuis le cadre de la porte. Il voit la nuque de l'homme qui l'a élevé : elle semble s'être brisée sous le poids du costume sur mesure.

— C'est fini, Marc, murmure Jean-Pierre sans se retourner. Ils ont coupé les lignes de crédit.

— Qui, « ils » ?

— Les algorithmes. Les types en haut pensent qu'ils dirigent, mais ils ne font que nourrir la bête. Et la bête a faim. Elle vient de décider que ma banque n'existe plus.

Marc s'approche. Il regarde l'écran. Pour son père, c'est une tragédie grecque. Pour Marc, c'est juste une erreur de syntaxe dans le grand livre du monde.

— L'humain ment, papa, dit Marc d'une voix déjà trop calme pour son âge. Il ment pour sauver sa peau, pour obtenir un bonus, pour séduire. Mais le registre Swift... le

registre, lui, ne connaît pas l'émotion. C'est la seule vérité qui reste.

C'est là que tout a commencé. Dans les décombres fumants de la finance mondiale, Marc Kazan n'a pas vu une crise. Il a vu une opportunité de codage.

****PRÉSENT. QUELQUE PART DANS LES FIBRES OPTIQUES.****

Le signal est crypté en AES-256, rebondissant sur sept serveurs fantômes entre Reykjavik et Singapour. Dans l'oreille de Kazan, la voix d'Elias est une texture granulaire, un souffle numérique.

— Ils sont dans le couloir, Marc. Le GIGN déploie les brouilleurs. Tu as trois minutes avant qu'ils n'utilisent les pinces coupantes.

Kazan est assis sur le sol du studio, le dos contre un caisson de basse qui vibre encore de l'adrénaline de la prise d'antenne. Il tape sur son clavier avec une économie de mouvement terrifiante. Chaque frappe est un scalpel.

— Laisse-les entrer, Elias. La porte est une illusion. Le verrou est déjà ailleurs.

— Tu es sûr de vouloir passer à la phase « Ghost » ? Si tu actives le protocole, il n'y a plus de retour en arrière. Pour le système, tu deviens une anomalie à effacer. Pas un criminel. Une erreur système.

Kazan s'arrête de taper. Il regarde la petite caméra rouge qui continue de clignoter, même si l'écran du 20h est passé au blanc. Il sait que des millions de gens fixent ce vide, terrifiés ou fascinés.

— Écoute-moi bien, Elias. Pourquoi est-ce qu'on perd toujours contre eux ? Parce

qu'on essaie de les convaincre avec de la morale. La morale est une variable instable. On leur parle de justice, ils nous répondent "croissance". On leur parle de souffrance, ils nous répondent "marché".

Il reprend sa frappe, plus rapide.

— J'ai compris ce jour-là, à Londres, que la seule façon de gagner, c'est de parler leur langue. La langue binaire. 0 ou 1. Possession ou néant. Le registre Swift est la seule Bible qui ne contient aucune métaphore. Sois tu as les fonds, soit tu ne les as pas. J'ai simplement décidé de réécrire les Écritures.

— Et ton père ? demande Elias.

Un silence de deux secondes. Une éternité dans le monde du trading haute fréquence.

— Mon père croyait en la parole donnée, répond Kazan. Il a découvert que dans ce monde, la seule parole qui compte est celle qui est gravée dans le silicium. Quand ils ont saisi sa maison, ses comptes, son honneur... ils n'ont pas utilisé de juges. Ils ont utilisé des ordres de transfert automatiques. Je ne fais que leur renvoyer l'ascenseur. Avec les intérêts.

****RETOUR VERS LE PASSÉ : L'ODEUR DE LA FIN****

Une semaine après le crash de la City. L'appartement de Jean-Pierre Kazan est vide. Les huissiers ont été d'une efficacité chirurgicale. Ils ont même pris les tableaux de famille, ne laissant que les traces rectangulaires plus claires sur les murs, comme les fantômes des souvenirs.

Jean-Pierre est dans la cuisine, un verre de scotch bon marché à la main. Il regarde

son fils.

— J'ai passé ma vie à construire des flux, Marc. À faire circuler l'argent comme du sang. Je pensais que si j'étais indispensable au système, le système me protégerait.

— Le système n'est pas une entité vivante, papa, répondit Marc en rangeant son ordinateur portable. C'est une machine à optimiser. Et tu es devenu un coût opérationnel trop élevé.

— Ils vont tout prendre, murmura le vieux banquier. Ils vont effacer mon nom.

— Non, corrigea Marc. Ils vont juste mettre un signe "moins" devant. C'est mathématique.

Cette nuit-là, Jean-Pierre Kazan ne se coucha pas. Marc l'entendit ouvrir la fenêtre du salon. Il ne cria pas. Il n'y eut pas de message d'adieu. Juste le sifflement du vent londonien et, quelques secondes plus tard, le bruit sourd d'un corps qui rencontre la réalité physique.

Marc ne versa pas une larme. Il s'assit au bureau de son père, ouvrit son terminal de commande et commença à coder. Il ne cherchait pas la vengeance. La vengeance est une émotion, et les émotions sont des bugs. Il cherchait la correction.

****PRÉSENT. L'ASSAUT.****

BOUM.

La porte du studio explose sous une charge contrôlée. La fumée envahit l'espace. Les faisceaux laser des fusils d'assaut balayent l'obscurité, cherchant une cible.

— GIGN ! NE BOUGEZ PLUS ! LES MAINS SUR LA TÊTE !

Kazan ne lève pas les mains. Il finit une ligne de commande.

ENTER.

— Elias, lance la synchronisation mondiale. Maintenant.

— C'est fait, Marc. Le Fantôme est dans la machine.

Kazan se tourne lentement vers les hommes en noir qui hurlent des ordres de mort. Il sourit. Ce n'est pas le sourire d'un fou, c'est le sourire d'un homme qui vient de terminer une preuve mathématique complexe.

— Vous arrivez trop tard, dit-il calmement alors qu'un agent le plaque violemment au sol, écrasant sa joue contre le linoléum froid.

— Ferme-la ! Crie le chef de groupe. C'est fini pour toi, Kazan !

— Au contraire, articule Marc malgré la pression sur son cou. Vous m'arrêtez, mais vous ne pouvez pas arrêter le script. À chaque seconde qui passe, les avoirs des paradis fiscaux sont convertis en monnaie souveraine et injectés dans les services publics. Santé. Éducation. Dette.

Il rit, un son sec et sans joie.

— Vous me traitez de terroriste ? Je suis le plus grand comptable de l'histoire de France. Je viens de rééquilibrer le bilan.

Un agent s'empare de l'ordinateur de Kazan.

— On a la machine ! Monsieur, l'ordinateur est sécurisé !

Kazan ferme les yeux.

— Regarde bien l'écran, soldat.

L'agent regarde. Sur le moniteur, les lignes de code s'effacent d'elles-mêmes, remplacées par une image fixe : une photo de la City de Londres sous la pluie, 2008. Et par-dessus, en lettres rouges sang, une seule ligne de texte :

****SOLDE DE TOUT COMPTE : 0,00€****

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande l'agent, déstabilisé par le calme de sa proie.

— Ça veut dire que le jeu est terminé, répond Kazan. Vous protégez un coffre-fort qui est désormais vide. L'argent n'est plus là où vous pouvez le contrôler. Il est partout. Et s'il est partout, il n'appartient plus à personne. Sauf à ceux qui en ont besoin.

Le chef de groupe appuie son genou plus fort sur les cervicales de Kazan.

— Tu vas pourrir en taule pour le reste de tes jours.

— La prison est une structure physique, murmura Kazan. Mon code est une structure logique. Vous pouvez enfermer l'homme. Vous ne pouvez pas incarcérer une fonction "Si... Alors".

Dehors, le bruit de la foule monte. Ce n'est plus un chant, c'est un rugissement. Le peuple a compris. L'argent est revenu.

Kazan, le visage écrasé contre le sol, voit l'ombre de son père dans le coin de la

pièce. Le Fantôme de la City ne pleure plus. Il observe, impassible, son fils transformer le monde en un gigantesque registre dont plus personne ne possède la clé.

— Mission accomplie, Elias, chuchota Kazan dans son micro intégré, juste avant qu'un agent ne le lui arrache.

Dans l'ombre du siège de l'ANSSI, à l'autre bout de Paris, Elias sourit. Il appuie sur une touche.

DISCONNECT.

Le chapitre de l'impunité venait de se clore. Celui du chaos organisé commençait.

Kazan fut traîné vers la sortie, ses pieds raclant le sol. Il ne résistait pas. Il n'avait plus besoin de ses mains pour agir. Il était devenu l'algorithme. Il était devenu le prix à payer.

Le monde tremblait. Pas de peur, mais de changement.

"L'humain ment. Le code libère."

C'était le dernier slogan que Marc Kazan avait écrit sur le mur de sa cellule mentale avant que les portes blindées du fourgon de la gendarmerie ne se referment sur lui, plongeant sa réalité dans un noir total. Mais pour la première fois de sa vie, il voyait clair.

Le système était tombé. Vive le système.

Chapitre 7

Contre-Attaque Numérique

La démocratie n'est pas un contrat social. C'est un pare-feu périmé que les élites oublient de mettre à jour depuis trente ans.

Vingt-deux minutes après le début du compte à rebours. L'air dans le PC de crise de l'ANSSI, enterré sous les Invalides, est saturé d'ozone et de café froid. Sur les écrans muraux, la France ressemble à une carte thermique en train de virer au noir. Marc Kazan n'a pas seulement gelé les comptes des députés ; il a instauré un blocus numérique chirurgical.

— On a un signal, aboya le colonel Berthier, le visage mangé par les cernes. Nœud de sortie identifié. Secteur Est. C'est un relais rebond sur un data-center privé de la Plaine Saint-Denis.

Hélène Valois s'approcha de la console, son reflet durci par le verre des moniteurs. Elle ne ressemblait plus à une Première Ministre. Elle ressemblait à un général s'appêtant à sacrifier une division pour sauver la capitale.

— Précision ?

— 98 %. Si on frappe là, on coupe ses couilles à son système, répondit Berthier. Mais il y a un problème, Madame.

— Je n'ai pas le temps pour les problèmes, Colonel. J'ai un pays qui commence à piller les distributeurs automatiques.

— Ce nœud de sortie est étroitement imbriqué dans le réseau local de gestion d'énergie. Si on lance l'attaque offensive "Brise-Lame", on va saturer les ports. On va provoquer un court-circuit logique.

— Et alors ?

— Le secteur inclut l'Hôpital Avicenne, lâcha Berthier. Leurs générateurs de secours sont gérés par le même protocole SCADA que le data-center. Si on bombarde Kazan, on éteint la réanimation.

Valois ne cilla pas. Dans ses yeux, on pouvait voir le calcul. Un froid polaire. La vie de quelques dizaines de patients contre la survie d'un régime.

— Kazan nous tient en otage, dit-elle d'une voix de sépulcre. Si nous ne faisons rien, c'est le pays entier qui s'effondre. L'Histoire retiendra que nous avons pris une décision difficile pour éviter la guerre civile. Lancez "Brise-Lame". Maintenant.

Sur le plateau du 20h, l'atmosphère était devenue solide. Les projecteurs, d'habitude si flatteurs, transformaient les visages en masques de tragédie grecque. Marc Kazan, assis face à la caméra 3, gardait les yeux rivés sur son ordinateur portable, une machine aux logos effacés, une relique de guerre.

Ses doigts ne bougeaient plus. Il écoutait le silence de la machine.

— Marc, ils arrivent, murmura la voix d'Elias dans son oreillette. L'ANSSI vient de débrider ses capacités. Ils balancent tout. C'est du sale. Ils visent le data-center de Saint-Denis.

— Ils savent pour Avicenne ? demanda Kazan, sa voix à peine un souffle.

— Ils s'en foutent. Valois a signé l'ordre de tir. Dans trente secondes, le secteur saute. On perd la main sur le registre souverain, et les malades perdent l'oxygène.

Kazan leva les yeux vers le moniteur de retour. Il vit son propre visage. Une silhouette sèche, un scalpel prêt à trancher. Il n'était pas venu pour être un martyr, il était venu pour être un correcteur. Mais le système, dans son agonie, venait de choisir

la politique de la terre brûlée.

— Elias, bascule toute la puissance de calcul sur la protection du réseau hospitalier.

— Quoi ? Marc, si tu fais ça, tu retires les boucliers du noyau. On va se faire tracer en moins de deux minutes. Ton anonymat va voler en éclats. Ils sauront exactement d'où tu pilotes le flux.

— Le code est là pour libérer, pas pour tuer, répondit Kazan. Déroute les serveurs. Crée une cage de Faraday logique autour d'Avicenne. Laisse-leur mon adresse IP. Laisse-leur tout.

À l'ANSSI, l'écran principal affichait une barre de progression rouge sang :

****OFFENSIVE EN COURS - 40%****.

Soudain, le graphique changea de trajectoire. La masse de données offensives, conçue pour écraser Kazan, rencontra un mur d'une densité absolue. Mais ce mur ne se battait pas pour le contrôle du Parlement. Il s'enroulait comme une armure autour des adresses IP de l'hôpital.

— Qu'est-ce qu'il fait ? bégaya un analyste. Il... il abandonne ses défenses ?

— Il protège Avicenne, comprit Berthier, une pointe d'admiration involontaire dans la voix. Il utilise ses propres serveurs pour absorber l'impact de notre attaque. Il se sacrifie pour que les machines respiratoires ne s'arrêtent pas.

Hélène Valois serra les poings, ses ongles s'enfonçant dans ses paumes.

— On s'en moque ! On l'a ?

— On a son origine, Madame. Il n'est plus derrière cinquante proxys. Il est là. Sous nos yeux. Le signal est localisé sur le plateau de la chaîne. Il n'a jamais bougé de là-bas.

La Première Ministre décrocha son téléphone de fonction.

— Unité d'élite. Plateau 4. Autorisation de faire usage de la force si résistance. Je veux Kazan enchaîné avant la fin du journal.

Kazan sentit le changement de pression atmosphérique avant même d'entendre les bottes sur le sol carrelé du studio. Les serveurs de l'autre côté de la ville étaient en train de fondre. Son ordinateur affichait des erreurs en cascade.

"CRITICAL FAILURE. DEFENSES BYPASSED."

Il s'en moquait. Sur son écran secondaire, une petite icône verte clignotait :

HÔPITAL AVICENNE – STATUS: STABLE.

Le présentateur du JT, livide, s'était reculé de son siège, les mains levées. Les techniciens s'étaient volatilisés dans les coulisses. Kazan resta seul sous la lumière crue, son profil de rapace découpé sur le noir des écrans géants.

Les portes du studio volèrent en éclats. Les faisceaux des lasers rouges des fusils d'assaut dansèrent sur son costume sombre, cherchant son cœur, son front, sa gorge.

— Marc Kazan ! À terre ! Mains derrière la tête !

Kazan ne bougea pas. Il finit de taper une dernière ligne de commande. Une ligne qui n'avait rien à voir avec l'attaque, mais tout à voir avec l'avenir.

— Vous arrivez trop tard, dit-il calmement, alors que les hommes en noir s'approchaient pour le plaquer au sol.

— Ferme-la ! hurla un agent en le projetant contre la table en Plexiglas.

Le choc fut brutal. Le visage de Kazan heurta la surface froide. On lui tordit les bras avec une violence gratuite, celle de ceux qui ont eu peur. Mais il ne ressentait aucune douleur. Il regardait l'objectif de la caméra qui tournait encore.

— Valois pense avoir gagné parce qu'elle m'a localisé, murmura-t-il, alors que l'agent lui écrasait le genou dans les lombaires. Mais le code n'est pas ici. Le code est partout.

À Matignon, Hélène Valois observait l'arrestation en direct sur son moniteur de contrôle. Elle savourait le silence. La menace était neutralisée. Le hacker était au sol, humilié, une traînée de sang s'écoulant sur le plateau qu'il avait tenté de transformer en tribunal.

— Colonel Berthier, reprenez le contrôle des serveurs du Parlement. Rétablissez les comptes. Effacez cette loi de restitution.

Berthier ne répondit pas. Il fixait son écran avec une expression de terreur pure.

— On ne peut pas, Madame.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Kazan est hors d'état de nuire !

— Kazan n'était que le déclencheur, Madame. Avant que nous ne le captions, il a lancé un script auto-exécutant. Un protocole de "Preuve de Travail".

— En français, Colonel !

— La Loi de Restitution Souveraine n'est plus sur nos serveurs. Elle est devenue une partie intégrante de la blockchain citoyenne. Pour l'annuler, il faudrait que chaque Français possédant un smartphone vote pour sa suppression.

Valois sentit le sol se dérober.

— C'est impossible. On peut couper internet !

— Si on coupe internet, l'économie meurt en dix minutes. Si on le laisse, la loi

s'applique automatiquement à minuit. L'argent des comptes offshore commence déjà à être redirigé vers le Trésor Public. Les premières transactions sont en train d'éponger les intérêts de la dette de l'Assurance Maladie.

Elle regarda à nouveau l'écran. Kazan, le visage écrasé contre le sol, affichait un sourire imperceptible. Un sourire de mathématicien qui vient de résoudre l'équation de la fin d'un monde.

Kazan fut traîné vers la sortie, ses pieds raclant le sol. Il ne résistait pas. Il n'avait plus besoin de ses mains pour agir. Il était devenu l'algorithme. Il était devenu le prix à payer.

Dehors, le bruit de la foule monte. Ce n'est plus un chant, c'est un rugissement. Le peuple a compris. L'argent n'est pas "revenu". L'argent a changé de propriétaire légitime.

Dans l'ombre de sa cellule mentale, Kazan voyait déjà l'étape suivante. Ils allaient le torturer. Ils allaient essayer de trouver les clés privées. Ils allaient réaliser qu'il n'y a pas de clés. Que la seule clé, c'est l'intégrité du système qu'il a bâti.

Un agent du GIGN lui arracha son oreillette avec une brutalité inutile.

— Tu vas pourrir en taule pour le reste de tes jours, sale petit merdeux.

Kazan releva la tête. Ses yeux, d'un gris d'acier, croisèrent ceux de l'officier.

— La prison est une structure physique. Mon code est une structure logique. Vous pouvez enfermer l'homme. Vous ne pouvez pas incarcérer une fonction "Si... Alors".

Le fourgon de la gendarmerie referma ses portes blindées, plongeant sa réalité dans

un noir total. Mais pour la première fois de sa vie, il voyait clair.

Le système était tombé. Vive le système.

****L'humain ment. Le code libère.****

C'était la dernière pensée de Marc Kazan avant que le silence de la cellule ne devienne définitif. Le monde, lui, ne faisait que commencer à crier.

Chapitre 8

L'Odeur de la Sueur

Le sous-sol du ministère de l'Intérieur ne sent pas la justice. Il sent l'eau de Javel périmée, le café brûlé et la sueur froide des hommes qui savent que le vent a tourné. C'est une odeur que Marc Kazan connaît par cœur. C'est l'odeur de la fin d'un cycle.

Marc est assis sur une chaise de métal scellée au sol. Ses poignets sont entravés par des serflex en plastique noir qui lui scient la peau. Devant lui, pas d'avocat. Pas de juge. Juste un téléphone satellite posé sur une table en Formica écaillé. L'appareil vibre. Une danse erratique sur le plastique.

Il ne décroche pas tout de suite. Il observe la vibration. C'est une fréquence de panique.

— Réponds, Kazan, grogne l'ombre qui monte la garde près de la porte blindée. C'est pas une suggestion.

Kazan lève ses yeux gris vers le garde. Un colosse du GIGN qui a troqué son fusil d'assaut contre une nervosité palpable.

— Elle a mis douze minutes de plus que prévu, dit Marc d'une voix monocorde. Le système immunitaire du pouvoir est plus lent que je ne l'imaginai.

Il finit par poser sa main entravée sur l'appareil. Appuie sur la touche verte. Le silence au bout du fil est une lame de rasoir.

— Marc, commence Hélène Valois.

Sa voix est un chef-d'œuvre de contrôle. La Muraille. La femme qui a survécu à trois remaniements, deux scandales d'État et une tentative d'assassinat. Mais Kazan entend la fêlure. Une micro-oscillation dans les cordes vocales. C'est le son d'une femme qui voit son solde bancaire afficher huit zéros... et un signe moins.

— Madame la Première ministre. Vous appelez pour signaler un incident technique sur votre application bancaire ?

— Trêve de plaisanteries, Kazan. On n'est plus sur un plateau de télé. On est dans les soutes. Et dans les soutes, les règles changent.

— Les règles ne changent jamais, Hélène. Elles s'appliquent, c'est tout. Vous avez passé votre vie à ignorer les variables. Aujourd'hui, l'équation s'équilibre.

À l'autre bout, on entend le froissement d'un dossier. Valois est dans son bureau de Matignon, les fenêtres probablement barricadées. Elle est seule. Ce genre de conversation ne laisse pas de trace.

— Écoute-moi bien, reprend-elle, le ton durci. J'ai le procureur de Paris dans mon bureau de gauche et le patron de la DGSI dans celui de droite. Ils veulent ta tête sur une pique. On parle de haute trahison. On parle de la perpétuité dans une cage sans lumière. Mais je peux tout arrêter.

— Le prix, Hélène. Allez droit au but. Le temps est la seule ressource que vous ne pouvez pas imprimer.

— L'immunité totale. Pour toi et ton complice, Elias. On efface tout. On crée une légende, une opération sous faux drapeau pour justifier le bug. Tu sors d'ici ce soir. Libre. Avec un compte offshore approvisionné de quoi vivre dix vies.

Kazan esquisse un sourire qui ne touche pas ses yeux.

— L'argent que vous m'offrez, c'est celui que j'ai gelé ? C'est audacieux. On appelle ça recycler le crime.

— Et ce n'est pas tout, enchaîne Valois, ignorant la provocation. Je sais ce que tu veux. Tu veux des coupables. Tu veux que le peuple voie des têtes tomber. Très bien. Je te donne Lefebvre aux Finances, Girard à l'Intérieur et Marchand à la Justice. Je les sacrifie. Ils seront les boucs émissaires de la "Loi Janus". On dira qu'ils ont détourné les fonds. Ils iront en prison. Le système sera purgé. Et toi, tu débloques les comptes du Parlement. Maintenant.

Le silence retombe dans la cellule. Le garde à la porte retient sa respiration. Il sait qu'il assiste au dépeçage de la République.

Kazan ferme les yeux. Il voit les flux. Des milliards d'octets qui circulent dans les artères de fibre optique. Il voit les dettes souveraines, les intérêts composés, les produits dérivés qui s'empilent comme un château de cartes imbibé d'essence.

— Vous n'avez rien compris, Hélène.

— Je t'offre la victoire, Kazan ! Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

— Vous m'offrez des têtes. Je ne veux pas des coupables. Je m'en fous de Lefebvre ou de Girard. Ce sont des symptômes, pas la maladie. Vous voulez couper trois branches mortes pour sauver l'arbre pourri.

— C'est comme ça que le monde tourne ! On négocie, on sacrifie, on survit !

Kazan se penche sur le téléphone. Sa voix devient un murmure glacial, un scalpel qui s'enfonce dans la chair.

— Non. C'est comme ça que **votre** monde s'arrête. Vous m'offrez l'immunité ? Je l'ai déjà. Ma liberté ne dépend pas d'une signature en bas d'un décret de grâce. Elle

dépend de la ligne de code que j'ai injectée à 20h02. Si mon cœur s'arrête, ou si je ne tape pas une clé de validation toutes les six heures, le gel devient définitif. Les avoirs sont redistribués automatiquement aux fonds de pension de l'État et aux services publics. Sans intermédiaire. Sans détournement.

On entend un souffle court au téléphone. La Muraille se fissure.

— Tu ne feras pas ça. Tu détruirais l'économie mondiale.

— L'économie mondiale est une fiction entretenue par des gens qui ne savent pas faire une règle de trois. Je ne la détruis pas. Je la réinitialise. Je ne veux pas changer les acteurs de votre pièce de théâtre. Je veux brûler le théâtre et construire une école à la place.

— Marc... sois raisonnable. On peut réformer. On peut discuter de la Loi de Restitution.

— Il est trop tard pour discuter. La démocratie n'est pas un débat quand l'un des participants possède la banque. La démocratie, c'est le contrôle. Et aujourd'hui, le contrôle a changé de main. Vous avez 42 minutes, Hélène. Votez la loi. Saisissez les avoirs offshore. Rendez l'argent à ceux à qui il appartient. Ou restez dans l'histoire comme la femme qui a transformé la France en une zone de troc géante.

— Je vais te briser, Kazan. Je vais te réduire en cendres.

— Faites. Mais n'oubliez pas : même les cendres obéissent aux lois de la physique. Pas aux vôtres.

Kazan appuie sur la touche rouge. Fin de communication.

Il repose le téléphone. Le garde s'approche, le visage déformé par une rage impuissante. Il lève sa main gantée pour frapper, pour punir cette insolence qui le

dépasse. Kazan ne cille pas. Il regarde le poing arriver comme une donnée inévitable.

Le coup part. La tête de Kazan bascule. Le goût métallique du sang envahit sa bouche. Il crache au sol, sur le carrelage déteint.

— C’est tout ? demande Kazan en relevant la tête. Votre force physique est la preuve de votre obsolescence. Vous frappez parce que vous ne savez plus calculer.

Le garde s'apprête à récidiver quand la porte blindée s'ouvre violemment. Un officier en costume, le teint livide, entre en trombe. Il tient une tablette tactile.

— Arrête ! crie-t-il au garde. Touche-le encore et t’es mort.

L’officier se tourne vers Kazan. Ses mains tremblent.

— Le Premier ministre vient d’ordonner l’ouverture d’une session extraordinaire. En urgence absolue. Ils... ils vont voter.

Kazan laisse échapper un soupir court. Pas de joie. Juste le soulagement d’un artisan devant un travail bien fait.

— Le système n’apprend que par la douleur, dit-il.

— Vous êtes un monstre, crache l’officier. Vous avez mis le pays à genoux.

Kazan se lève, malgré ses entraves. Il semble plus grand dans cette cave obscure. Plus dense.

— Non. Je l’ai forcé à se regarder dans le miroir. Et ce qu’il a vu lui a fait tellement peur qu’il est prêt à devenir honnête pour la première fois de son existence.

Il s'approche de la grille. Dehors, au-delà des murs de béton et des blindages, le rugissement de la foule traverse les conduits d'aération. Ce n’est plus une émeute. C’est une naissance.

— L'odeur de la sueur, murmure Kazan pour lui-même.

— Quoi ? demande le garde, hébété.

— Regarde-toi. Regarde ton patron. Regarde Valois. Vous transpirez tous. C'est l'odeur de la réalité qui revient. La fête est finie. Les comptes sont à zéro. Bienvenue dans le monde réel.

Kazan s'adosse au mur froid. Il sait que la suite sera brutale. Il sait qu'il est une cible mouvante. Mais alors que les sirènes hurlent dans les rues de Paris, il ferme les yeux.

Le code est en train de s'exécuter.

La justice n'est plus une idée.

C'est une fonction mathématique.

```
**IF (Justice == FALSE) THEN (System.Collapse);**
```

```
**IF (Power == Corruption) THEN (Account.Balance = 0);**
```

L'équation est résolue. Le reste n'est que du bruit.

Chapitre 9

Extraction à 15 Degrés

Les serveurs ne dorment jamais. Ils ronronnent. Un bourdonnement de ruche électrique qui sature l'espace, une vibration sourde qui remonte par la plante des pieds et s'installe dans la base du crâne.

Quinze degrés Celsius. Constant. Immuable. C'est la température idéale pour le silicium. C'est aussi la température d'une morgue bien tenue.

À l'extérieur, le monde brûle. À l'intérieur du Data Center DC-4, enterré sous trente mètres de calcaire dans la banlieue d'Ivry, le temps s'est figé. C'est ici que le sang numérique de la France circule. Des milliards de transactions, des secrets d'alcôve, des dossiers fiscaux "sensibles" et, quelque part dans la travée 704, le cœur battant de l'insurrection de Marc Kazan.

Le capitaine Vasseur, GIGN, ne s'intéresse pas à la politique. Il s'intéresse aux angles morts.

Il ajuste sa vision thermique. Le monde devient un dégradé de bleus profonds. Seuls les racks de serveurs crachent des panaches d'orange vif par leurs ventilateurs.

— Groupe Omega, progression silencieuse. Cible identifiée en zone Delta. On ne tire qu'en cas de menace létale. On veut le cerveau, pas un cadavre.

Sa voix, passée par l'ostéophone, ressemble à un craquement de gravier. Derrière lui, quatre ombres se déploient. Des spectres de Kevlar et de polymère. Ils ne marchent pas, ils glissent entre les armoires métalliques. Chaque pas est un calcul de poids, chaque respiration une discipline.

L'ennemi n'est pas un soldat. C'est un gamin ou un génie, ou les deux, caché derrière un écran. Mais dans ce labyrinthe de métal, la supériorité technique appartient à celui qui tient le HK416.

Elias ne regarde pas la porte. Il regarde ses écrans. Six moniteurs incurvés qui déversent des cascades de lignes de commande. Le vert sur noir, le langage des dieux modernes.

Sur le moniteur de gauche, le flux vidéo des caméras périmétriques vient de passer au gris. Un "glitch" volontaire. Ils sont là.

Sur le moniteur central, la jauge de progression de la Loi de Restitution Souveraine s'affiche : 88 %.

Sur le moniteur de droite, un script nommé `*SCORCHED_EARTH.sh*` attend une seule pression sur la touche Entrée.

Elias a les mains moites. C'est une erreur de débutant. Il essuie ses paumes sur son sweat à capuche noir. Il sent le froid de la pièce s'insinuer sous ses vêtements, mais son front est en nage. Quinze degrés, et il bout de l'intérieur.

— Kazan, tu m'entends ? murmure-t-il dans son micro-casque.

Le silence lui répond. Kazan est entre les mains de l'État. Elias est seul dans la cathédrale de données.

— Ok, Marc. On finit le job.

Ses doigts reprennent leur danse. Nerveuse. Précise. Il ne tape pas, il percute. Chaque ligne de code est une barricade supplémentaire. Il détourne le courant des climatisations vers les serrures électromagnétiques. Il sature les capteurs de

mouvement avec des boucles de données fantômes. Il crée du bruit. Beaucoup de bruit.

Dans le casque, un signal strident. Un capteur de pression au sol vient de s'activer à l'entrée de la travée 7.

Ils ont vingt mètres d'avance sur lui.

Vasseur s'arrête net. Son bras gauche se lève, poing fermé. Derrière lui, l'unité se fige en une fraction de seconde.

— Contact visuel imminent, souffle l'éclaireur. Zone de refroidissement liquide. Il y a de la vapeur.

La rupture d'une canalisation de glycol a créé un brouillard chimique qui danse entre les racks. La vision thermique sature. Les ombres deviennent des taches informes.

— On passe en manuel, ordonne Vasseur. Lampes tactiques sur mon signal.

Il sent l'adrénaline. Ce n'est pas la peur, c'est l'exaltation de la traque. Il sait que l'homme qu'il cherche est la clé de voûte de l'effondrement national. Si Elias tombe, le compte à rebours de Kazan s'arrête. Les députés retrouvent leur confort. Les banques retrouvent leur impunité.

Vasseur se fiche de la morale. Il ne voit qu'une mission : l'extraction.

Soudain, toutes les lumières du Data Center s'éteignent. Le noir est total. Absolu. Même le ronronnement des serveurs s'interrompt, remplacé par un sifflement de turbines qui montent en régime.

— Il nous coupe le jus ? demande une voix dans la radio.

— Non, répond Vasseur. Il surcharge les onduleurs. Il veut nous aveugler.

Un flash blanc. Aveuglant.

Puis un autre.

Les stroboscopes de sécurité s'activent, réglés sur une fréquence de 15 hertz. La fréquence exacte pour désorienter le cerveau humain, provoquer des nausées, briser la coordination.

— Avancez ! hurle Vasseur. Ne regardez pas les sources lumineuses ! Fiez-vous aux parois !

92 %.

Le transfert des avoirs offshore vers le Trésor Public est une monstrueuse machine mathématique. Elias voit les milliards transiter. Des chiffres qui n'ont plus de sens, des zéros qui s'alignent comme des condamnés à mort.

Une détonation. Une grenade assourdissante.

La porte de son box sécurisé vole en éclats. Elias ne sursaute même pas. Il est ailleurs. Il est dans la machine.

— GIGN ! À TERRE ! LES MAINS SUR LA TÊTE !

Le cri de Vasseur déchire le chaos stroboscopique. La lumière de sa lampe tactique cloue Elias sur son siège. Le laser rouge du fusil d'assaut danse sur la poitrine du hacker, juste au-dessus du cœur.

Elias lève lentement les mains. Son visage est pâle, ses yeux rouges de fatigue et de lumière bleue. Il sourit. C'est un sourire de gosse qui a gagné la partie de cache-cache.

— Vous arrivez tard, Capitaine, dit Elias. La clim' déconne, vous ne trouvez pas ?

Vasseur avance, son arme pointée sur la tempe d'Elias. Il voit les écrans.

— Coupe tout ça. Maintenant.

— Je ne peux pas. C'est une fonction récursive. Une fois lancée, elle s'auto-alimente. On appelle ça un algorithme de vérité. C'est incorruptible. Comme vous, j'imagine ?

Vasseur attrape Elias par le col et le projette au sol. La violence est sèche, efficace. Le hacker heurte le béton froid. Quinze degrés.

— Le code de désactivation. Donne-le moi ou je te brise les doigts un par un. On n'a pas le temps pour la rhétorique, gamin. Le pays est à l'arrêt.

Elias crache un peu de sang. Il regarde l'écran principal.

96 %.

— Vous ne comprenez pas, murmure Elias au sol. Ce n'est pas une prise d'otages. C'est une libération. Dans quatre minutes, l'argent qui a été volé à ce pays pendant quarante ans reviendra à sa source. Vous protégez qui, Capitaine ? Les gens dans la rue qui ne peuvent plus payer leur chauffage, ou les types qui ont des comptes aux Caïmans et qui vous donnent des ordres ?

Vasseur ne répond pas. Il appuie son genou sur les cervicales d'Elias.

— Oméga 3, vérifie le terminal. Trouve un moyen de stopper le script.

L'expert en cyber-guerre de l'unité se précipite sur le clavier. Ses doigts hésitent. Il regarde les lignes de code qui défilent à une vitesse folle.

— Mon capitaine... c'est crypté en AES-256 avec une clé tournante basée sur le flux de la blockchain. Si je touche à quoi que ce soit, le script s'accélère et efface les serveurs sources. C'est un "Dead Man's Switch".

Vasseur serre les dents. La sueur coule sous son casque.

— Elias, arrête ça. On peut négocier.

— Avec qui ? Valois ? Elle est déjà en train de préparer son exil. Regardez les news, Capitaine. L'Assemblée a voté. Ils n'avaient pas le choix. Kazan a gagné.

Le silence retombe sur le Data Center. Même les stroboscopes se sont arrêtés. La lumière normale revient, crue, chirurgicale.

Le ronronnement des serveurs reprend une note plus grave. Un bourdonnement de satisfaction.

Sur l'écran, un message s'affiche en lettres capitales blanches sur fond noir :

****TRANSFERT TERMINÉ. ÉQUILIBRE RÉTABLI.****

Elias ferme les yeux. Il sent le poids du GIGN sur lui, la froideur du fusil contre sa peau, mais il sent surtout une immense légèreté.

— Voilà, dit-il dans un souffle. La France vient de rembourser sa dette. Et il reste de quoi financer les hôpitaux pour les vingt prochaines années. Vous pouvez m'emmener, maintenant.

Vasseur relâche la pression. Il regarde son équipe. Les hommes du GIGN restent immobiles, leurs armes baissées. Ils se regardent entre eux. Sur leurs smartphones tactiques, les notifications pleuvent. Les comptes bancaires de leurs femmes, de leurs parents, de leurs voisins viennent de recevoir un virement intitulé "Restitution Souveraine".

C'est le moment de bascule. Celui où l'ordre n'est plus la justice.

— Capitaine ? demande l'un des soldats. On fait quoi ?

Vasseur regarde Elias. Le hacker n'est plus un criminel. C'est un instrument. Un scalpel qui a ouvert l'abcès.

— On termine la mission, dit Vasseur d'une voix sans timbre. Extraction de la cible.

Il relève Elias, moins brutalement cette fois.

— Tu vas avoir besoin d'un très bon avocat, petit.

— Kazan s'en occupe, répond Elias en ajustant ses lunettes cassées. Il a déjà prévu le procès. Ce sera le plus grand spectacle du siècle.

Alors qu'ils se dirigent vers la sortie, traversant les travées de serveurs qui ont changé l'histoire, Vasseur s'arrête devant l'écran de contrôle thermique.

Quinze degrés.

— C'est bizarre, dit Vasseur.

— Quoi ? demande Elias.

— J'ai l'impression qu'il fait beaucoup plus chaud ici d'un coup.

Elias sourit.

— C'est le frottement de la réalité, Capitaine. Ça finit toujours par brûler ceux qui essaient de l'arrêter.

Ils sortent du bloc froid. Derrière eux, les serveurs continuent de tourner, indifférents aux hommes, porteurs d'un monde nouveau où l'impunité n'est plus qu'une erreur de syntaxe corrigée.

Le fer et le silicium ont parlé. La démocratie vient de recevoir sa mise à jour. Et elle n'est pas compatible avec les anciens systèmes.

****PROBLÈME : **** Corruption systémique.

****AGITATION : **** Prise d'otage financière.

****SOLUTION : ** Réinitialisation matérielle.**

Alex R. vous l'avait dit : Le système ne tombe pas. On le débranche.

Chapitre 10

La Clause Janus

L'air dans le bureau de l'Hôtel de Matignon avait le goût du métal froid. Hélène Valois était debout, face aux baies vitrées qui donnaient sur le jardin plongé dans l'obscurité. Derrière elle, les écrans du salon de veille tournaient à vide. Le silence était plus assourdissant que les sirènes qui hurlaient au loin, sur les boulevards désertés par la logique mais envahis par la peur.

Son téléphone de fonction, un appareil crypté censé résister à une impulsion électromagnétique, n'était plus qu'un presse-papier de luxe. Mort. Comme le reste du pays.

Sur l'écran principal, l'image de Marc Kazan était fixe. Il n'occupait pas l'espace, il le possédait. Il ne portait pas de maquillage de plateau. On voyait chaque pore de sa peau, chaque ligne de fatigue, mais surtout ce regard qui ne cillait jamais. Un regard de prédateur qui a déjà fini de dépecer sa proie et qui attend simplement qu'elle s'en aperçoive.

— Cinquante-deux minutes, dit la voix de Kazan. Elle sortait des enceintes avec une clarté chirurgicale. Le temps n'est pas une ressource renouvelable, Madame la Première Ministre.

Hélène se retourna. Elle lissa sa jupe tailleur d'un geste machinal. Le marbre ne se fissure pas, il éclate. Elle tenait encore le coup, mais ses doigts tremblaient imperceptiblement.

— Vous jouez à quoi, Kazan ? demanda-t-elle à la pièce vide. Vous croyez que

l'Histoire se souviendra de vous comme d'un libérateur ? Vous êtes un bug. Une erreur système. On vous écrasera.

Comme s'il l'avait entendue à travers les fibres optiques, Kazan esquissa l'ombre d'un sourire.

— L'Histoire est écrite par les survivants, Hélène. Et ce soir, les survivants sont ceux qui n'ont plus rien à perdre. Vous, par contre, vous avez tout gardé. Trop gardé.

À l'écran, l'interface changea. Ce n'était plus le visage de Kazan qui occupait les soixante-quinze pouces de technologie 4K, mais une architecture de données. Des colonnes de chiffres, des flux de transactions qui défilaient à une vitesse dépassant la lecture humaine. Puis, une mise au point brutale. Un arrêt sur image sur un document frappé d'un sceau que Valois reconnut instantanément. Son estomac se noua, une sensation de brûlure acide remontant le long de son œsophage.

— Parlons de la Clause Janus, reprit Kazan. Tout le monde pense que c'est un mythe urbain de la finance. Une légende pour effrayer les jeunes traders de la City. Mais Janus existe. C'est une porte dérobée. Un protocole de transfert automatique activé en cas de "risque systémique majeur".

Il fit une pause, laissant les mots infuser dans les salons dorés de la République.

— Ce que le public ignore, c'est qui a écrit ce protocole. Et surtout, qui possède les clés de sortie.

Un nouveau document s'afficha. Un contrat de fiduciaire daté de 2017. Basé aux Îles Caïmans, géré par une structure miroir au Luxembourg. Le nom de la société écran : *Lupercal Holdings*.

Hélène Valois sentit ses jambes se dérober. Elle s'appuya contre le bord de son bureau

en acajou. Le bois était froid. Réel. Contrairement à l'argent qui s'étalait maintenant sur l'écran.

— 42,7 millions d'euros, énonça Kazan d'un ton monocorde, celui d'un greffier lisant une sentence de mort. C'est le montant injecté sur vos comptes de campagne via Lupercal. Le problème, ce n'est pas seulement le montant. C'est la provenance.

Il zooma sur une ligne de code bancaire.

— Cet argent provient directement des fonds de réserve destinés à la modernisation des hôpitaux publics. Vous avez littéralement vampirisé les lits de réanimation pour payer vos affiches électorales et vos consultants en communication. La Clause Janus, c'est votre assurance vie. Si le système s'effondre, cet argent est exfiltré vers un compte numéroté à Singapour.

— C'est un montage, articula Hélène, sa voix n'étant plus qu'un sifflement. Personne ne croira à ce... ce délire technique.

— Les gens ne croient pas aux discours, Hélène. Ils croient aux preuves de réception.

Kazan leva un doigt.

— Regardez votre tablette personnelle. Celle qui est dans votre tiroir de gauche. Elle n'est pas sur le réseau gouvernemental. Elle est sur le mien désormais.

D'un geste saccadé, Valois ouvrit le tiroir. La tablette s'alluma d'elle-même. Elle n'affichait pas d'icônes, juste une notification de virement en cours.

TRANSFERT SORTANT : 42 700 000,00 EUR.

DESTINATAIRE : TRÉSOR PUBLIC - COMPTE DE RECOUVREMENT DE LA DETTE.

STATUT : EN COURS DE VALIDATION...

— Non, murmura-t-elle.

— Si, trancha Kazan. Je ne vole pas votre argent, Hélène. Je le rends. Et je le fais devant dix millions de téléspectateurs qui regardent actuellement le flux en direct. Ils voient vos comptes. Ils voient les noms de vos prête-noms. Ils voient la trahison gravée dans le silicium.

À cet instant, la porte du bureau s'ouvrit violemment. Le Ministre de l'Intérieur, le visage décomposé, entra sans frapper. Il tenait son téléphone comme une grenade dégoupillée.

— Hélène, les réseaux sociaux... c'est l'insurrection. Le hashtag Janus est en tête partout dans le monde. Les gens sortent dans la rue. Pas pour manifester. Pour prendre.

Il s'arrêta net en voyant l'écran géant. Il vit les chiffres. Il vit le nom de la société de Singapour. Il regarda la Première Ministre avec une expression de dégoût mêlée de terreur pure.

— C'est vrai ? balbutia-t-il. Tu as vraiment fait ça ?

Hélène Valois ne répondit pas. Elle regardait Kazan. L'homme à l'écran semblait l'observer depuis le futur, depuis un monde où elle n'existait déjà plus.

— La démocratie est une pièce de théâtre, dit Kazan, reprenant ses propres mots. Mais les lumières de la salle viennent de s'allumer. Les spectateurs voient les ficelles, les truquages et la poussière sur les costumes. Le spectacle est terminé.

Kazan se pencha vers la caméra. Son visage occupait tout le champ.

— Madame la Première Ministre, vous avez encore quarante-huit minutes pour signer le décret d'application de la Loi de Restitution Souveraine. Si vous le faites, je coupe le flux. Vous garderez peut-être une once de dignité lors de votre procès. Si vous refusez, je libère les dossiers de vos cinquante plus proches collaborateurs. Je montre au pays l'intégralité de la base de données Janus.

Hélène se redressa. Le masque de marbre était brisé, mais les morceaux restaient tranchants.

— Vous allez plonger le pays dans le chaos, Kazan. Si vous détruisez la confiance dans l'institution, il ne restera que la loi de la jungle. Vous n'êtes pas un héros. Vous êtes un incendiaire.

— Le pays est déjà en cendres, Hélène. Vous avez juste mis un tapis coûteux par-dessus pour cacher la suie. Moi ? Je ne fais qu'ouvrir les fenêtres pour laisser sortir la fumée.

Kazan s'effaça. L'écran redevint un compte à rebours géant.

47:52.

47:51.

Le Ministre de l'Intérieur s'effondra dans un fauteuil, la tête entre les mains.

— On ne peut pas gagner, lâcha-t-il. Il a tout. Il est partout. Les serveurs de la Place Beauvau sont cryptés. On n'a plus la main sur la police, plus la main sur les communications. Même l'armée commence à hésiter. J'ai eu le Chef d'État-Major au téléphone satellite... il attend de voir comment la rue réagit.

Hélène Valois se tourna vers la fenêtre. En bas, dans la cour de l'Hôtel de Matignon, les gardes républicains étaient immobiles. Des statues de chair dans la lumière crue

des projecteurs. Ils avaient tous un smartphone dans la poche. Ils savaient.

Elle sentit un froid glacial l'envahir. Ce n'était pas la climatisation. C'était le sentiment de l'impuissance absolue. Pour une femme qui avait passé trente ans à manipuler les leviers du pouvoir, la sensation était une agonie.

— Appelez le Président, dit-elle d'une voix blanche.

— Il ne répond pas, rétorqua le Ministre. On dit qu'il est déjà en route pour Villacoublay. Il ne veut pas être là quand le verrou sautera.

Elle eut un rire nerveux, un son sec comme une branche morte qui casse.

— Bien sûr. Le premier à quitter le navire.

Elle revint vers son bureau. Elle regarda la tablette. Le virement était à 98%. Les 42 millions, le fruit de ses compromissions, de ses nuits blanches à négocier avec l'ombre, étaient en train de s'évaporer vers les caisses de l'État. Une ironie suprême. Elle allait financer sa propre chute avec l'argent de sa corruption.

Elle s'assit. Le fauteuil en cuir semblait trop grand pour elle maintenant. Elle n'était plus la Muraille. Elle était une femme de soixante ans, seule dans un bureau qui sentait la fin d'un empire.

— Kazan a raison sur une chose, murmura-t-elle, presque pour elle-même.

— Quoi ? demanda le Ministre sans lever les yeux.

— Le système n'est pas compatible avec la vérité. On a construit un monde sur des variables cachées. On a oublié que dans un algorithme, si on change une seule donnée à la base, tout le résultat final s'effondre.

Elle tendit la main vers le téléphone fixe, celui qui fonctionnait encore par miracle, ou par la volonté de Kazan.

— Donnez-moi le direct, dit-elle à l'opérateur de garde. Je vais parler.

— Vous allez faire quoi ?

Hélène Valois regarda le compte à rebours.

****45:10.****

— Je vais signer leur loi. Pas parce que j'y crois. Mais parce que c'est la seule façon de ne pas finir pendue aux grilles de ce palais par une foule qui vient de découvrir qu'elle a payé mon train de vie avec ses médicaments.

Elle fixa la caméra de surveillance dans le coin de la pièce. Elle savait que Kazan la regardait. Elle savait qu'il savourait cet instant.

— Vous avez gagné cette manche, Kazan, dit-elle, sachant qu'il l'entendait. Mais vous avez ouvert une boîte que vous ne pourrez jamais refermer. Vous avez donné au peuple le goût du sang des puissants. Demain, ils viendront pour vous. Parce qu'après avoir brûlé les rois, la foule cherche toujours à brûler les bourreaux.

À des kilomètres de là, dans le studio de verre, Marc Kazan ne répondit pas. Il se contenta de valider une ligne de commande.

Sur tous les écrans du pays, le compte à rebours s'arrêta.

Un seul mot s'afficha, en lettres blanches sur fond noir, d'une brutalité totale :

****REDEVABILITÉ.****

Le chapitre de l'impunité venait de se clore. Celui du chaos, lui, ne faisait que commencer.

****PROBLÈME : **** L'illusion de la solidité institutionnelle.

****AGITATION : **** La Clause Janus ou la mise à nu des comptes.

****SOLUTION : **** La capitulation par la transparence forcée.

****ALEX R. : **** Le pouvoir ne se donne pas. Il se reprend. Kazan n'a pas utilisé de fusils. Il a utilisé des lignes de code. C'est plus propre, plus rapide, et ça ne laisse aucune cicatrice. Ça laisse juste un trou béant là où se trouvait autrefois votre confiance. Vous pensiez être en sécurité derrière vos lois ? Vous étiez juste en train d'attendre que quelqu'un trouve la clé de la porte de derrière.

Bienvenue dans l'ère de la Prise de Contrôle Directe. Le prochain virement, c'est peut-être le vôtre.

Chapitre 11

Le Choix des Armes

L'appareil de l'État ne s'effondre pas avec fracas. Il s'éteint dans le silence feutré d'un bureau en acajou, par le léger cliquetis d'un téléphone sécurisé que l'on décroche.

Hélène Valois fixait le cadran. Le numéro n'apparaissait pas. Il n'avait pas besoin de s'afficher. C'était la ligne directe avec l'Élysée. Le « fil rouge » d'une démocratie en train de se vider de son sang sur le carrelage d'un plateau de télévision.

Elle décrocha. Elle ne dit rien. Dans ce genre de moment, celui qui parle le premier avoue sa faiblesse.

— Hélène.

La voix du Président était une lame de rasoir enveloppée de velours. Calme. Trop calme. Le genre de calme qu'on observe au centre d'un cyclone avant que les murs ne s'envolent.

— Monsieur le Président.

— On me dit que le pays est à l'arrêt. On me dit que mes ministres ne peuvent plus payer leur café et que les blindés de la Banque de France sont virtuellement soudés au sol. On me dit surtout qu'un homme, seul, sur un plateau de verre, est en train de réécrire le Code Civil avec un clavier.

Valois serra le combiné. Ses phalanges étaient d'un blanc de craie.

— Kazan n'est pas seul, Monsieur le Président. Il a une infrastructure. Il a infiltré l'ANSSI. Il a des relais. Mais nous reprenons la main.

— Vous ne reprenez rien du tout, Hélène. Vous coulez. Et vous m'entraînez avec vous. La « Clause Janus »...

Un silence de mort s'installa. Un silence qui pesait des milliards d'euros.

— Si cette loi passe, continua la voix, si Kazan force ce vote, Janus devient public. Et Janus, c'est la fin de l'histoire. Pas seulement pour moi. Pour tout le système que nous avons construit depuis trente ans.

— Je le sais.

— Alors écoutez-moi bien. Vous avez quinze minutes. Dans quinze minutes, je signe le décret d'état d'urgence absolu. Je suspends les libertés individuelles. L'armée prendra le contrôle des serveurs. Mais Kazan ne doit pas être là pour voir ça. Il ne doit pas devenir un martyr. Il doit juste... disparaître de l'équation.

— Monsieur le Président, l'élimination sur un plateau en direct...

— Je ne vous ai pas demandé une analyse de risques, Hélène. Je vous ai donné un ordre de survie. Trouvez une solution. Utilisez le bras armé. Mais dans quinze minutes, ce compte à rebours doit s'arrêter. D'une manière ou d'une autre.

Le clic de fin de communication résonna comme un coup de feu.

À l'autre bout de Paris, sous les projecteurs aveuglants du Studio 4, Marc Kazan ne

ressentait ni la peur, ni l'adrénaline. Il était dans le "Flow". Cet état de conscience pure où le code devient une extension de la volonté.

Il regarda l'animateur, une marionnette démantibulée qui tentait de garder une contenance face à deux millions de spectateurs en direct. Kazan s'approcha du micro.

— Vous sentez cette odeur ? demanda Kazan.

L'animateur balbutia :

— Quelle... quelle odeur ?

— L'ozone. C'est l'odeur de la foudre qui tombe sur un vieux chêne. Le vieux chêne, c'est votre confiance dans les institutions. La foudre, c'est la vérité.

Kazan tourna la tête vers la caméra 1. Son regard ne cillait pas. Il s'adressait directement aux foyers, aux téléphones, aux tablettes.

— Dans quatorze minutes, vos élus voteront la Loi de Restitution Souveraine. Ils le feront parce qu'ils n'ont plus le choix. Parce qu'un homme politique sans argent et sans accès à ses privilèges n'est qu'un citoyen ordinaire avec un costume trop cher. Nous ne sommes pas en train de voler. Nous sommes en train de récupérer le trop-perçu de l'histoire.

Dans l'oreillette de Kazan, une voix grésilla. Elias.

— Marc. On a un mouvement.

Kazan ne changea pas d'expression. Il se contenta de tapoter l'écran de sa tablette.

— Précise.

— Deux unités du GSPR ont quitté le ministère de l'Intérieur. Ils ne viennent pas pour discuter. Ils ont coupé les flux radio officiels. Ils passent par un canal crypté en

interne. Ils sont à cinq minutes du studio.

— Ils vont tenter le black-out ?

— Pire, murmura Elias. J'ai intercepté un ordre de « neutralisation cinétique ». Valois a craqué. Elle préfère un bain de sang en direct à la transparence de la Clause Janus.

Kazan laissa échapper un rire sec, presque inaudible.

— Elle joue son va-tout. Elle pense encore que le pouvoir réside dans le plomb. Elle n'a pas compris que l'information est déjà sortie.

— Marc, sors de là. On a une extraction prévue par le parking sous-terrain.

— Non, répondit Kazan. Si je pars, le récit m'échappe. Pour que la bombe explose, il faut que le détonateur reste en place. Continue de surveiller leur progression. Si la porte saute, tu déclenches la phase "Miroir".

— C'est du suicide.

— C'est de la stratégie, Elias. Coupe.

Hélène Valois était debout devant la baie vitrée de son bureau. Elle voyait au loin les lumières de la tour Eiffel, imperturbables. À ses côtés, le c attendait, le visage de marbre.

— C'est fait ? demanda-t-elle.

— L'équipe d'intervention est sur place, Madame la Première Ministre. Ils entrent par les toits et par les accès techniques. Le signal satellite du studio sera coupé dix

secondes avant l'assaut pour éviter de diffuser l'exécution. Officiellement, un incident technique suivi d'une prise d'otage qui a mal tourné. Kazan sera abattu par un "terroriste infiltré" ou dans la confusion des échanges de tirs.

Valois se tourna vers lui.

— Je veux que ce soit propre, Colonel.

— La mort n'est jamais propre, Madame. Mais elle est définitive.

Le téléphone de Valois vibra sur le bureau. Un SMS d'un numéro masqué.

"Le miroir reflète toujours la vérité, Hélène. Regardez votre écran."

Elle fronça les sourcils et se précipita sur le moniteur qui diffusait le direct de la chaîne.

Kazan était toujours là. Mais quelque chose avait changé. Il ne regardait plus la caméra. Il tapait frénétiquement sur son clavier. Soudain, l'image du plateau fut remplacée par un document PDF. Un document frappé du sceau "Confidentiel Défense".

Le cœur de Valois manqua un battement.

C'était elle. Sa signature. Son nom. La liste des comptes offshore liés à la Clause Janus. Les montants. Les dates. Les bénéficiaires. Et juste en dessous, en lettres capitales : ****PREUVE DE TRANSFERT – CAMPAGNE PRÉSIDENTIELLE.****

— Coupez ça ! hurla-t-elle. Coupez le signal immédiatement !

— On ne peut pas, répondit le Colonel, destabilisé. Il a pris le contrôle des serveurs de diffusion en amont. Ce n'est plus un signal satellite, c'est un flux de données qui part de milliers de sources différentes. Si on coupe ici, ça continue de diffuser partout

ailleurs.

Sur l'écran, la voix de Kazan reprit, calme, chirurgicale :

— Madame Valois, vous avez envoyé des hommes pour me tuer. Ils sont actuellement dans les conduits d'aération du Studio 4. Je les vois sur mes capteurs thermiques. Mais sachez une chose : à l'instant où mon cœur s'arrête de battre, ou à l'instant où le signal est interrompu, ce document que vous voyez est envoyé automatiquement à chaque rédaction de la planète, à chaque juge d'instruction, et surtout, il sera injecté sur la blockchain. Indélébile. Éternel.

Kazan leva les yeux vers le plafond, comme s'il fixait les tireurs d'élite embusqués dans les structures métalliques.

— Vous avez le choix des armes, Madame la Première Ministre. Le plomb ou la vérité. Mais sachez que si vous choisissez le plomb, vous signez votre arrêt de mort politique et judiciaire dans la seconde qui suit. Il reste neuf minutes. Faites votre choix.

Dans le studio, le silence était devenu physique. On aurait pu entendre une larme couler. Les techniciens de plateau avaient les bras ballants, les yeux rivés sur les moniteurs qui affichaient les preuves de la corruption d'État.

Kazan sentit un courant d'air froid. Une trappe venait de s'ouvrir dans le faux plafond, à trente mètres au-dessus de lui. Il ne bougea pas. Il ne chercha pas à se mettre à l'abri. Il resta là, debout, exposé, sous les projecteurs qui faisaient de lui la cible parfaite.

Un point rouge apparut sur sa chemise sombre. Juste au niveau du sternum. Le tireur d'élite attendait l'ordre.

Kazan sourit. C'était le moment de vérité. Le moment où le système doit décider s'il préfère mourir en silence ou survivre dans l'opprobre.

— Marc, ils sont en joue, souffla Elias dans l'oreillette. Le tireur a le doigt sur la détente. Valois n'a pas encore donné l'ordre d'annuler.

— Elle hésite, dit Kazan pour lui-même. Elle calcule le ratio risque-bénéfice. Elle cherche une troisième voie qui n'existe pas.

Soudain, le point rouge sur sa poitrine se mit à trembler. Puis, il disparut.

Dans le bureau de Matignon, Hélène Valois s'était effondrée sur son fauteuil, le visage dans les mains. Le Colonel du GSPR avait toujours son talkie-walkie à la main.

— Madame ? demanda-t-il. L'ordre ?

Valois ne leva pas les yeux. Sa voix était un souffle brisé.

— Rappelez-les. Annulez tout.

— Mais Madame, les documents...

— C'est trop tard, Colonel. Il a gagné. Si on le tue, on confirme tout. Si on le laisse vivre, on a peut-être encore une chance de nier, de dire que ce sont des faux... de négocier.

Elle se redressa, ses yeux d'acier injectés de sang.

— Appelez le Palais Bourbon. Dites au président de séance que le gouvernement soutient la Loi de Restitution Souveraine. Dites-leur de voter. Tout de suite.

À l'écran, le compte à rebours affichait ****05:00****.

Kazan vit les silhouettes des forces spéciales se retirer dans l'ombre des cintres. Il reprit sa tablette.

— Le pouvoir est une illusion de solidité, commença-t-il, s'adressant une dernière fois à la France. On vous a fait croire qu'il était un mur de pierre. Il n'est qu'une vitre de verre. Il suffit d'une vibration à la bonne fréquence pour qu'il vole en éclats. Aujourd'hui, nous avons trouvé cette fréquence.

Il appuya sur une touche.

Sur tous les téléphones du pays, un message s'afficha. Une notification bancaire. Pour certains, c'était le dégel de leur compte. Pour les 577 députés, c'était l'apparition d'un nouveau solde. Zéro. Jusqu'au vote final.

— La séance est ouverte au Parlement, annonça Kazan. Regardez bien. C'est l'image de la reddition.

Les écrans se scindèrent. À gauche, Kazan, impérial. À droite, l'Hémicycle en plein chaos, où les députés, blêmes, commençaient à presser le bouton "POUR" sous la menace invisible du vide numérique.

Le chapitre 11 s'achevait ainsi. Non pas par une explosion, mais par le son humiliant de centaines de politiciens capitulant devant un écran.

****ALEX R. :****

"On ne gagne pas une guerre en tuant l'ennemi. On la gagne en lui enlevant toute raison de se battre. Valois pensait que Kazan craignait la mort. Elle a oublié qu'un homme qui a déjà tout perdu n'est pas un adversaire. C'est un juge. Le verdict est

tombé. Et croyez-moi, la sentence va piquer."

Chapitre 12

Ombres Infiltrées

Le centre opérationnel de l'ANSSI n'a rien d'une salle de cinéma. Pas de néons bleus inutiles, pas d'écrans géants holographiques. C'est une morgue climatisée à dix-neuf degrés où l'on dissèque des cadavres de données. L'odeur est celle de l'ozone et du café brûlé.

Elias ajusta ses lunettes. Ses doigts ne tremblaient pas. Sur son moniteur de gauche, le flux vidéo du plateau de 20h montrait Kazan, cette silhouette d'ébène découpée sur le blanc clinique du studio. Sur celui de droite, la matrice thermique du bâtiment. Trente-deux points de chaleur progressaient dans les gaines techniques. Le GIGN.

— Elias, regarde-moi ça. La signature de l'attaque sur le Parlement vient de muter.

Moretti, le chef de section, se pencha sur son épaule. Un homme de cinquante ans, les traits tirés par vingt ans de cyberguerre d'État, la chemise auréolée de sueur. Il pointait du doigt une ligne de code qui défilait en cascade.

— C'est du polymorphe, murmura Elias. Ça change de structure à chaque seconde. Si on essaie de le bloquer de front, ça va réinitialiser les serveurs de la Banque de France. On perdrait tout.

— Ces fils de pute... Moretti cracha ses mots. Kazan n'est pas seul. Il a un architecte derrière lui. Un génie ou un suicidaire.

« Les deux », pensa Elias.

Dans son oreille, l'oreillette discrète captait la fréquence tactique de l'assaut.

« Alpha en position. Point d'entrée sécurisé. On attend le top pour le brouillage électromagnétique. »

Si le GIGN lançait le brouilleur, Kazan perdait le contact avec les serveurs. Le compte à rebours s'arrêterait, mais les comptes des députés resteraient gelés pour l'éternité numérique. Le pays basculerait dans une paralysie totale. La guerre civile en trois clics.

Elias devait couper les jambes du colosse de fer avant qu'il n'écrase le Scalpel.

— Je vais tenter une injection latérale par le réseau de climatisation du studio, lança Elias à voix haute pour le bénéfice de la salle. Si j'isole le signal de Kazan avant le brouillage, on garde la main sur les données.

— Fais-le, ordonna Moretti. Tu as carte blanche. Les politiques hurlent à la mort, ils veulent des têtes.

Elias ne répondit pas. Il entra dans le sanctuaire.

Ses doigts s'animent. Ce n'était plus de la programmation, c'était de la voltige. Il ouvrit une porte dérobée qu'il avait installée six mois plus tôt, lors de la mise à jour des protocoles "Vigie-Numérique". Il était le loup dans la bergerie, celui qui avait conçu les serrures.

Étape 1 : Aveugler les prédateurs.

Il infiltra le système de commandement du GIGN. Les caméras thermiques portées par les opérateurs commencèrent à saturer. Sur les tablettes tactiles des chefs de groupe, les points de chaleur disparurent, remplacés par une neige numérique

persistante.

— *« Problème de réception. Alpha, vous recevez ? On est aveugles ! »*

Elias sourit intérieurement. Puis, il passa à l'étape 2. Le sabotage physique camouflé en erreur système.

Il verrouilla les sas magnétiques du niveau 4. Le GIGN se retrouvait prisonnier entre deux portes blindées de vingt centimètres d'acier.

— Qu'est-ce que tu fais, Elias ?

La voix de Moretti était devenue froide. Trop froide.

Elias ne se retourna pas. Il voyait, dans le reflet de son écran, Moretti qui reculait lentement vers le téléphone rouge, celui qui communiquait directement avec l'Intérieur.

— Je sécurise le périmètre, chef.

— Tu viens de locker le groupe d'intervention dans le couloir de service. Déverrouille. Tout de suite.

Elias continua de taper. *04:12*. Le temps se compressait.

— Le système a détecté une tentative d'intrusion externe, mentit Elias. Il s'est mis en sécurité "Arche de Noé". Je ne peux pas surcharger le protocole sans l'autorisation de l'administrateur racine.

Moretti posa une main sur son épaule. Une poigne de fer.

— Je suis l'administrateur racine, Elias. Et je sais que ce n'est pas une erreur. Qui es-tu ?

Elias s'arrêta. Le silence tomba sur la Ruche. Les autres analystes s'étaient figés, sentant l'électricité statique saturer l'air. Elias fit pivoter son siège. Il regarda Moretti dans les yeux. Pas de haine. Juste une certitude tranquille.

— Je suis celui qui empêche ce pays de crever d'une gangrène silencieuse, Moretti. Kazan n'est que la lame. Moi, je suis la main qui tient le scalpel.

Moretti sortit son arme de service. Un geste maladroit, celui d'un technicien qui n'a pas touché un holster depuis l'école de police. Le canon tremblait légèrement.

— Les mains sur la tête. Maintenant.

— Si vous me tuez, le script de Kazan devient autonome, dit Elias d'une voix monocorde. Personne ne pourra plus arrêter le décompte. Ni vous, ni lui. Les serveurs de l'État s'autodétruiront dans quatre minutes. Vous voulez être celui qui a effacé la France de la carte économique ?

Moretti hésitait. C'était la faille. L'hésitation des hommes de système face à l'irrationnel.

Elias se retourna brusquement vers son clavier. Ses mains étaient un flou de mouvement.

— ARRÊTE ! hurla Moretti.

Entrée.

Un mur de feu numérique se dressa autour du studio de télévision. Elias venait de

créer un tunnel VPN crypté, indétectable, passant par des satellites civils météo. Kazan avait désormais une ligne directe avec le monde, protégée par l'infrastructure même de l'ANSSI.

— Voilà, dit Elias en se levant. C'est fini. Le message passera.

La porte de la salle d'opération vola en éclats. Les hommes du RAID, qui sécurisaient le bâtiment, s'engouffrèrent dans la pièce. Elias ne lutta pas. Il sentit le sol froid contre sa joue, le genou lourd d'un opérateur dans ses lombaires, et le métal glacé des menottes mordre ses poignets.

Moretti s'approcha, le visage décomposé. Il ramassa les lunettes d'Elias, brisées dans la chute.

— Pourquoi ? Pourquoi gâcher ta vie pour un terroriste comme Kazan ? Tu avais tout ici. Tu étais le meilleur.

Elias cracha un peu de sang. Il regarda l'écran central où Kazan, imperturbable, continuait de fixer la France.

— Vous appelez ça de la trahison, Moretti. J'appelle ça une mise à jour système. On ne répare pas un code corrompu. On l'écrase.

Dans son oreille, le dernier message de Kazan passa, porté par le tunnel qu'il venait de mourir pour ouvrir.

« Merci, Elias. Je prends le relais. »

Sur le plateau de télévision, Marc Kazan reçut la confirmation sur sa tablette. Une

petite icône verte. Le "Pont" était établi.

Il leva les yeux vers la caméra 1. Il savait qu'à cet instant, à l'ANSSI, son ami était au sol. Il savait que le prix du sang commençait à être facturé.

— Madame la Première Ministre, commença Kazan, sa voix résonnant dans un Palais Bourbon plongé dans la terreur technologique. Votre muraille vient de se fissurer. L'ANSSI ne viendra pas vous sauver. Vos forces spéciales sont enfermées dans un placard. Il vous reste trois minutes et vingt secondes.

À l'autre bout de Paris, dans son bureau de Matignon, Hélène Valois fixa l'écran avec une haine pure. Elle décrocha son téléphone.

— Général ?

— Oui, Madame la Première Ministre.

— Oubliez la subtilité. Oubliez la cyber-sécurité. Je veux que ce studio soit réduit en cendres. Envoyez l'hélicoptère de combat. Si nous ne pouvons pas couper le signal, nous tuons l'émetteur.

— Madame, il y a des civils, l'équipe technique, les journalistes...

— C'est un sacrifice acceptable pour la survie de la République, trancha-t-elle. Vous avez trois minutes avant que ces traîtres ne votent cette loi immonde. Abattez-les. Tous.

Elle raccrocha. Ses mains tremblaient. Ce n'était plus de la politique. C'était une exécution publique.

Dans la Ruche, Moretti regardait Elias, assis sur une chaise, sanglé, entouré de gardes. Le jeune homme souriait.

— Pourquoi tu souris, espèce de petit con ? demanda Moretti, la voix brisée. Tu vas finir tes jours dans un trou noir.

— Je souris parce que vous n'avez toujours pas compris, répondit Elias.

— Compris quoi ?

— On n'arrête pas une idée avec des balles. Kazan a déjà envoyé les preuves de vos financements occultes à trois cents serveurs miroirs. Le vote au Parlement ? Ce n'est qu'une diversion. Le vrai procès commence maintenant, sur chaque écran, dans chaque foyer.

Un bruit de pales de rotor déchira le ciel de Paris, audible même depuis le sous-sol de l'ANSSI.

Elias ferma les yeux.

— Le système essaie de supprimer le virus, murmura-t-il. Mais le virus a déjà infecté l'hôte.

À l'écran, le décompte affichait : ****02:00****.

Kazan, sur le plateau, entendit le vrombissement de l'hélicoptère Tigre qui virait au-dessus de la Seine. Il ne bougea pas d'un cil. Il ajusta son micro, regarda l'objectif avec la froideur d'un condamné qui sait qu'il a déjà gagné.

— Le pouvoir n'aime pas la transparence, dit-il au public. Il préfère le bruit des armes

au silence de la vérité. Écoutez bien ce qui va suivre. C'est le son d'un monde qui refuse de mourir. Mais regardez vos écrans. La loi de Restitution vient d'être adoptée par 412 voix contre 165.

Il y eut un silence de mort.

— Les fonds sont en route, conclut Kazan. La dette est payée. Et maintenant, que la lumière soit.

Une explosion sourde secoua le bâtiment. Les vitres du studio volèrent en éclats sous le souffle d'un missile de précision. La transmission devint brusquement noire.

Dans la Ruche, Moretti s'effondra sur son siège, le visage dans les mains.

Elias, lui, releva la tête vers le plafond. Malgré les menottes, malgré le sang, il se sentait, pour la première fois de sa vie, parfaitement libre.

****ALEX R. :****

"Le système est une bête blessée. Et une bête blessée, ça mord, ça griffe, ça tue. Elias a offert sa liberté, Kazan a offert sa vie. Pourquoi ? Parce que le prix de la vérité est toujours exorbitant. Mais posez-vous la question : préférez-vous mourir dans un mensonge confortable ou vivre, même une seconde, dans une réalité brutale ? Le voile est déchiré. Maintenant, regardez les débris."

Chapitre 13

60:00

Le silence dans l'Hémicycle n'était pas celui d'un recueillement. C'était le silence d'une chambre à vide juste avant que les poumons n'exploient.

Cinquante-neuf minutes et quarante secondes.

Les 577 sièges de velours rouge, d'ordinaire occupés par des corps vautrés dans l'assurance du privilège, accueillait aujourd'hui des spectres. Le système de vote électronique, cette merveille de technologie censée fluidifier la démocratie, n'était plus qu'une constellation de dalles noires. Mortes. Kazan l'avait grillé d'un clic depuis le régie du 20h.

Hélène Valois, debout au perchoir, sentait la sueur glacer son dos sous son tailleur Chanel. Elle ne regardait pas les députés. Elle regardait l'urne de bois sombre posée sur le marbre blanc. Une relique. Un anachronisme.

— Nous allons procéder par appel nominal, lâcha-t-elle. Sa voix, d'habitude si stable, chevrotait sur la dernière syllabe.

Dans les travées, le chaos bouillonnait. Un député de la majorité, le visage cramoisi, hurla :

— C'est un coup d'État ! Vous n'avez pas le droit ! Nos comptes sont bloqués, c'est de l'extorsion !

Hélène ne cilla pas. Elle savait ce que l'homme ne disait pas : sa maîtresse à Maurice, son compte de secours au Luxembourg, ses stock-options cachées sous une cascade

de holdings. Tout était à poil. Kazan avait ouvert le rideau et tout le monde était nu.

— Monsieur le Député, asseyez-vous, ordonna la Première Ministre. Le pays nous regarde. Soixante millions de Français voient vos comptes à découvert sur le bandeau défilant de BFM. Voulez-vous vraiment qu'on discute du virement de 400 000 euros reçu hier de la part de l'Union des Pétroliers ?

L'homme s'effondra sur son siège comme si on lui avait coupé les jarrets.

Le bal commença. Macabre. Chirurgical.

Un secrétaire de séance, les mains tremblantes, commença la lecture des noms. Chaque député devait descendre au puits, annoncer son vote à haute voix, et glisser son bulletin dans l'urne. Kazan l'avait exigé : il voulait voir leurs visages. Il voulait que le pays entende chaque trahison envers le vieux monde.

— Abadi ?

— Pour... murmura une jeune élue, les larmes aux yeux.

— Almont ?

— Contre ! C'est une infamie !

Chaque "Contre" déclenchait une notification sur les téléphones encore actifs dans le public : une mise à jour immédiate du patrimoine du député récalcitrant, publiée en temps réel sur un site miroir que l'ANSSI n'arrivait pas à abattre.

Le message était clair : Vote contre le peuple, et le peuple saura pourquoi.

Pendant ce temps, sur le plateau du 20h, l'atmosphère était celle d'un bunker de commandement. Les projecteurs chauffaient l'air jusqu'à l'étouffement. Marc Kazan

n'avait pas quitté son siège. Il ne regardait pas les retours moniteurs. Il fixait la caméra 1. Il fixait la France.

À ses côtés, la présentatrice vedette, une femme dont le métier consistait à lisser les angles, était réduite au silence. Elle n'était plus qu'un accessoire.

— Vous réalisez que vous ne sortirez jamais vivant d'ici ? chuchota-t-elle entre deux coupures pub qui n'en étaient pas, puisque Kazan contrôlait le flux.

Kazan tourna lentement la tête vers elle. Ses yeux étaient deux puits de pétrole.

— La survie est une préoccupation de riche, dit-il. Je ne suis pas venu pour survivre. Je suis venu pour solder les comptes.

Il ajusta son oreillette. La voix d'Elias grésilla, hachée par les brouilleurs que les forces d'intervention commençaient à déployer autour du bâtiment de France Télévisions.

— Marc... Ils sont là. Le GIGN est sur le toit. Les unités de brouillage sont actives. Je perds le contrôle des serveurs du ministère de l'Intérieur. J'ai encore la main sur l'Hémicycle, mais pour combien de temps ?

— Tiens encore dix minutes, Elias. Le vote est à la moitié.

— Ils vont défoncer la porte, Marc. Ils ont l'ordre de tirer.

— Je sais. Fais ton travail.

Kazan reprit l'antenne.

— Citoyens. Vous voyez ce vote. Vous voyez ces hommes et ces femmes hésiter entre leur confort et votre avenir. La Loi de Restitution Souveraine n'est pas une spoliation. C'est un retour à l'équilibre. 600 milliards d'euros dorment dans des juridictions dont vous ne connaissez même pas le nom. Ce soir, cet argent rentre à la maison.

Sur le grand écran derrière lui, le décompte affichait ****08:12****.

Au Palais Bourbon, l'ambiance avait basculé dans l'irréel. Le défilé continuait. C'était une procession de condamnés. Hélène Valois voyait ses plus proches alliés voter "Pour", la tête basse, fuyant son regard. Ils sauvaient les meubles. Ils sauvaient leur anonymat, ou ce qu'il en restait.

Soudain, les portes de l'Hémicycle s'ouvrirent à la volée. Un officier de la Garde Républicaine s'avança vers le perchoir, le visage déformé par l'urgence. Il murmura à l'oreille de la Première Ministre :

— Madame, l'assaut sur le studio est lancé. Le Président a signé l'ordre d'urgence absolue. On évacue l'Assemblée.

Hélène regarda l'urne. Puis elle regarda la tribune de presse où les journalistes, leurs téléphones braqués comme des armes, filmaient la scène.

— Non, répondit-elle.

— Madame ?

— Si nous partons maintenant, le pays brûle d'ici minuit. Finissez le décompte.

Elle se tourna vers le secrétaire de séance.

— Continuez. Plus vite.

— Zimmermann ?

— Pour.

Il restait quatre minutes.

Le vrombissement arriva d'abord comme un bourdonnement sourd, puis comme un tonnerre mécanique. L'hélicoptère Tigre stationnait à trente mètres de la baie vitrée du studio, ses rotors créant une tempête de poussière et de débris sur l'esplanade.

Kazan le vit. Le canon 30mm de l'appareil pointait directement vers lui. Il ne bougea pas.

— Marc, sors de là ! hurla Elias dans l'oreillette. Le GIGN a sauté les verrous du sous-sol ! Ils sont dans l'ascenseur !

Kazan sourit. Un sourire sec, sans joie.

— Elias. Tu as le fichier "Janus" ?

— Oui, mais si je le balance, c'est la fin de tout. L'effondrement total.

— On n'est plus à ça près. Envoie.

Sur tous les écrans du pays, sur tous les panneaux publicitaires de Paris, sur tous les terminaux de l'Assemblée, une liste commença à défiler. Ce n'était plus des chiffres. C'était des noms. Des noms de juges, de généraux, de patrons de presse, et le nom d'Hélène Valois. À côté de chaque nom, une date, un montant, et une provenance : "Fonds de Stabilité de la Loi Janus". La caisse noire ultime. Le secret de polichinelle qui tenait la République à la gorge depuis quarante ans.

Le décompte affichait ****01:00****.

Dans l'Hémicycle, le secrétaire hurla le résultat final :

— Pour : 412. Contre : 165. Abstentions : 0. La loi est adoptée !

Une clameur monta, mélange de terreur et de soulagement.

Au même instant, sur le plateau de télévision, Kazan se leva. Il regarda le Tigre par la

vitre. Il savait que le tireur d'élite attendait l'ordre.

— Le pouvoir n'aime pas la transparence, dit-il au public, sa voix résonnant une dernière fois dans des millions de foyers. Il préfère le bruit des armes au silence de la vérité. Écoutez bien ce qui va suivre. C'est le son d'un monde qui refuse de mourir. Mais regardez vos écrans. La loi de Restitution vient d'être adoptée. La dette est payée. Et maintenant, que la lumière soit.

Il pressa un bouton sur son terminal.

Ce n'était pas une bombe au sens classique. C'était une impulsion électromagnétique ciblée, un script "Zero Day" qu'il avait gardé pour la fin. Tous les écrans du studio s'éteignirent. Tous les serveurs de la chaîne grillèrent simultanément.

Et puis, le monde devint physique à nouveau.

L'explosion sourde ne vint pas de l'informatique. Le missile de précision, tiré depuis le Tigre pour interrompre la transmission avant que les noms de la liste Janus ne soient trop visibles, perça la vitre blindée.

Le souffle projeta Kazan contre le mur de LED. Le studio fut envahi par une fumée âcre, une odeur de soufre et de plastique brûlé. Les débris de verre pleuvaient comme des diamants noirs.

Dans le silence qui suivit, on n'entendait plus que le bip lancinant du compte à rebours arrivé à ****00:00****.

La Ruche. 10 minutes plus tard.

Le colonel Moretti s'effondra sur son siège, le visage dans les mains. Les écrans de surveillance du ministère de l'Intérieur n'affichaient plus que de la neige. Le pays était dans le noir numérique, mais les rues de Paris commençaient à s'illuminer d'un autre éclat : celui des incendies de joie ou de colère, on ne savait plus.

Elias, menotté à son radiateur dans l'appartement sécurisé que le GIGN venait de prendre d'assaut, releva la tête vers le plafond. Son nez coulait, un mélange de sang et de poussière. Un agent lui asséna un coup de crosse dans les côtes, mais Elias ne sentit rien.

Il regarda le petit écran de sa montre, le seul appareil encore en état de marche. Le virement massif — 623 milliards d'euros — venait d'être validé par le protocole de la Banque Centrale, forcé par le vote légal de l'Assemblée.

L'argent était parti. Il était partout. Sur chaque compte de citoyen, sur chaque ligne de budget des hôpitaux, des écoles. Un tsunami financier que personne ne pourrait annuler sans déclencher une guerre civile.

Elias se mit à rire. Un rire rauque qui se transforma en quinte de toux.

— Vous avez perdu, murmura-t-il à l'agent qui le surplombait.

— Ferme-la. Kazan est mort. On l'a eu.

— Kazan s'en fout d'être mort, dit Elias en crachant du sang sur le parquet. Kazan n'était que l'allumette. C'est vous qui avez fourni le carburant pendant trente ans.

ALEX R. :

"Le système est une bête blessée. Et une bête blessée, ça mord, ça griffe, ça tue. Elias a offert sa liberté, Kazan a offert sa vie. Pourquoi ? Parce que le prix de la vérité est toujours exorbitant.

Le plateau du 20h n'est plus qu'un tas de gravats fumants. Hélène Valois démissionnera demain matin, si la foule ne l'a pas sortie de l'Élysée avant. Les banques sont en état de choc. Les marchés sont morts.

Mais posez-vous la question : préférez-vous mourir dans un mensonge confortable ou vivre, même une seconde, dans une réalité brutale ?

Le voile est déchiré. Les chiffres sont là. Le pouvoir a changé de main, non pas parce qu'on a voté, mais parce qu'on a arrêté de croire à leurs règles. Kazan a appuyé sur 'Supprimer'. À vous d'écrire la suite.

Maintenant, regardez les débris. C'est tout ce qu'il reste de votre ancienne vie. Vous vous sentez léger, n'est-ce pas ?"

Chapitre 14

Zone de Guerre

Le verre trempé de la régie n'était pas conçu pour résister à des béliers hydrauliques, mais il tenait encore. Pour l'instant. De l'autre côté de la vitre, dans le couloir baigné d'un rouge d'alerte, les silhouettes massives du RAID s'agitaient comme des insectes pris dans du formol. Le son était étouffé, un battement de cœur lointain, sourd, irrégulier.

Marc Kazan ne les regardait pas.

Il fixait l'objectif de la caméra 1. La petite diode rouge était son seul point d'ancrage. Il n'avait plus besoin de prompteur. Le prompteur, c'était pour les menteurs et les acteurs de seconde zone. Kazan, lui, lisait l'avenir dans le défilement frénétique des lignes de code sur sa tablette de contrôle.

— Trente secondes, Kazan, murmura une voix dans l'oreillette. C'était Elias, ou ce qu'il en restait. Une voix hachée par la distorsion, filtrée par un serveur décentralisé quelque part en Islande.

Kazan effleura l'écran tactile. Trois caméras robotisées, des engins de précision pesant cent kilos pièce, pivotèrent brusquement sur leurs rails circulaires. Dans un sifflement hydraulique, elles vinrent se bloquer contre les lourdes portes blindées du studio, créant un verrou technologique improvisé. Un obstacle dérisoire contre de l'explosif, mais suffisant pour gagner le temps qu'il lui restait : celui d'une dernière confession.

— Nous y sommes, dit Kazan. Sa voix ne tremblait pas. Elle occupait tout l'espace

sonore des foyers français. Vingt millions de personnes retenaient leur souffle devant leur soupe ou leur écran de smartphone.

Il joignit les mains sur le bureau en plexiglas.

— Au moment où je vous parle, l'impunité change de camp. Ce n'est pas une cyber-attaque. C'est un audit forcé. Regardez vos téléphones. Ne regardez pas les soldes de vos comptes. Regardez la dette.

À l'écran, en superposition de son visage sec, un compteur s'affichait. Un chiffre monstrueux, vertigineux, qui commençait à fondre. Les milliards s'évaporaient à une vitesse sidérante.

— Ce que vous voyez, c'est le reflux, continua Kazan. L'argent ne disparaît jamais, il change simplement de propriétaire. Ce soir, les avoirs de la holding *Lux-Alpha*, les comptes de compensation de la *Société Financière de l'Élysée* et les fonds dormants des 12 plus grandes fortunes du pays sont en train d'être rapatriés. Un virement automatique vers le compte 001 du Trésor Public. La Loi de Restitution Souveraine n'a pas besoin d'être votée par des hommes corrompus. Elle est exécutée par un algorithme qui ne connaît ni la peur, ni le lobbying.

Un premier choc ébranla la porte. La caméra robotisée numéro 3 grimaça sous la pression, ses optiques de 50 000 euros craquant sous la force brute des policiers d'élite. Kazan ne cilla pas.

— Ils vont entrer, dit-il, presque pour lui-même. Ils vont entrer parce que le système préfère détruire le messenger plutôt que de lire le message.

****L'HÉMICYCLE – PALAIS BOURBON****

Le chaos avait une odeur : celle de l'ozone et de la sueur froide.

Hélène Valois, debout au perchoir, agrippait le marbre comme si c'était le dernier débris d'un naufrage. Autour d'elle, les 577 députés n'étaient plus que des ombres hurlantes. Leurs téléphones, d'ordinaire leurs outils de pouvoir, vibraient sans discontinuer.

— Madame la Première Ministre ! Monsieur le Ministre des Finances vient de s'effondrer ! hurla un député de la majorité.

C'était vrai. Sur le banc des ministres, un homme en costume de flanelle, le visage gris de cendre, fixait l'écran de sa tablette. Son compte personnel, ses placements aux Caïmans, l'héritage de sa femme, tout était passé à zéro. En direct. Devant ses pairs.

— Silence ! rugit Valois.

Mais sa voix n'avait plus de poids. Le pouvoir, ce n'est qu'un accord tacite de soumission. Et cet accord venait d'être rompu par un homme seul sur un plateau de télévision.

— Coupez le signal ! hurla-t-elle à son conseiller en communication, qui tentait désespérément de joindre l'ARCOM.

— On ne peut pas, Madame. Kazan a pris le contrôle des relais satellites. Si on coupe, on coupe tout le pays. Internet, la téléphonie, les banques. C'est le "Kill Switch".

Valois ferma les yeux. Elle visualisa Kazan. Ce gamin de la City qu'elle avait croisé dix ans plus tôt. Il n'avait pas changé. Il avait juste arrêté d'essayer de réparer la machine. Il avait décidé de la broyer.

****LE PLATEAU DU 20H****

Le deuxième choc fut plus violent. Le panneau de bois qui encadrait la porte vola en éclats. Un jet de gaz lacrymogène commença à s'infiltrer dans le studio, formant des volutes fantomatiques sous les projecteurs LED.

Kazan toussa, une fois, brève. Il se tourna vers la caméra 2.

— Vous vous demandez si c'est légal, n'est-ce pas ? La légalité est le luxe de ceux qui écrivent les lois. La justice, elle, est le besoin de ceux qui les subissent. Ce soir, 420 milliards d'euros ont déjà été réalloués. Les hôpitaux de province ne fermeront pas demain. Vos retraites ne sont plus une variable d'ajustement. Elles sont financées par le cynisme de ceux qui vous dirigent.

Il sourit. C'était un sourire triste, sans aucune joie, le sourire d'un condamné qui voit enfin l'échafaud de ses ennemis se dresser.

— Hélène Valois me regarde en ce moment, reprit-il. Elle cherche le bouton "Annuler". Elle cherche le moyen de vous dire que cet argent n'existe pas, que c'est une erreur informatique. Mais l'argent est là. Il est déjà sur les comptes des ministères. Il est gravé dans la blockchain de la Banque Centrale. On ne peut pas effacer la vérité quand elle est devenue comptable.

Le plafond au-dessus de la régie explosa dans un fracas de verre et de métal. Des cordes de rappel tombèrent. Les hommes en noir descendirent comme des araignées.

Kazan ne bougea pas d'un millimètre. Il restait assis, les mains bien en vue.

— Le temps est écoulé, murmura-t-il.

La porte finit par céder. La caméra robotisée fut projetée au sol dans un bruit de ferraille déchirée. Les lasers rouges des fusils d'assaut balayèrent le plateau, dansant sur le torse de Kazan comme des lucioles de sang.

— Genoux au sol ! Les mains sur la tête ! Hurla une voix déformée par un masque.

Kazan regarda l'homme qui le mettait en joue. Un type de trente ans, peut-être. Un type qui, demain, verrait sa solde doubler grâce à l'argent que Kazan venait de voler aux maîtres de ce soldat.

— Vous arrivez tard, dit Kazan. Le transfert est terminé.

Il regarda une dernière fois l'objectif.

— Ne les laissez pas vous reprendre ce qui vous appartient. Ce soir, vous n'êtes plus des électeurs. Vous êtes les actionnaires de votre propre vie.

Un agent du RAID se jeta sur lui, le projetant violemment au sol. Le micro-cravate de Kazan grésilla, frottant contre le sol synthétique, transmettant un dernier son au pays entier : le bruit d'une respiration calme, au milieu du fracas des bottes et des cris.

L'écran devint noir.

Pendant trois secondes, la France entière fut plongée dans un silence absolu. Un silence plus terrifiant que n'importe quelle explosion.

Puis, dans le noir, une seule ligne de texte apparut, blanche, chirurgicale :

****SOLDE NATIONAL : + 420 000 000 000 €. À VOUS DE JOUER.****

****ÉPILOGUE DE ZONE****

Kazan était face contre terre, le goût du sang et de la poussière dans la bouche. Un genou lourd écrasait ses vertèbres cervicales. Les menottes mordaient ses poignets avec une cruauté mécanique.

— On le tient, annonça l'agent à sa radio. Cible sécurisée.

Kazan ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, il ne voyait pas la prison qui l'attendait. Il ne voyait pas les procès, la calomnie, ou la balle qu'on finirait par lui loger dans la nuque dans une cellule "suicidaire".

Il voyait Elias, quelque part dans les entrailles de l'ANSSI, effaçant les dernières traces de leur passage avant de disparaître dans la nuit parisienne. Il voyait les écrans des bourses mondiales virer au rouge sang. Il voyait un système vieux de trois siècles s'effondrer parce qu'un homme avait osé traiter le pouvoir comme une simple erreur de code.

Le "Scalpel" avait fait son travail. La tumeur était extraite.

Peu importait que le chirurgien finisse au rebut.

Dehors, dans la nuit de Paris, les premiers cris de joie – ou de fureur, c'était la même chose désormais – montaient des boulevards. Le peuple se réveillait avec un trésor de guerre entre les mains.

Kazan laissa échapper un rire étouffé contre le sol.

— De quoi tu ris, connard ? cracha l'agent du RAID en resserrant sa prise.

Kazan tourna la tête, l'œil brillant d'une lueur que même la violence ne pourrait éteindre.

— Je ris... parce que vous êtes payés par mon virement, maintenant. Bienvenue dans la résistance, Monsieur l'agent.

Le coup de crosse qui suivit l'éteignit net, mais c'était trop tard. La bombe médiatique n'avait pas seulement explosé. Elle avait atomisé le vieux monde.

****ALEX R. :****

"Le silence qui suit une révolution est le son le plus pur qui soit. Kazan est au sol, mais les chiffres sont debout. Vous vouliez une preuve que le système est fragile ? La voilà. Un homme, une idée, une ligne de code.

Le chaos n'est pas une fosse. C'est une échelle. Certains vont tomber. D'autres vont grimper. Mais personne, absolument personne, ne pourra dire qu'il ne savait pas.

Le pouvoir n'est plus à l'Élysée. Il n'est plus à la City. Il est dans votre capacité à dire 'Non'.

Kazan a fait sa part. Et toi ? Tu fais quoi demain matin à l'ouverture des banques ?"

Chapitre 15

L'Effondrement de la Muraille

Le marbre du salon de l'Hôtel de Matignon n'avait jamais paru aussi froid. Hélène Valois ne marchait plus, elle arpentait la pièce comme une prédatrice acculée dans une cage de miroirs. À chaque pas, le cliquetis de ses talons sur le sol résonnait comme un décompte.

Vingt-deux minutes.

C'était le temps qu'il restait avant que la Loi de Restitution Souveraine ne soit gravée dans le marbre numérique du Journal Officiel, scellant ainsi l'arrêt de mort de sa caste. À l'écran, les images du Palais Bourbon tournaient en boucle. Le chaos était total. Des députés en larmes, d'autres hurlant à la dictature technologique, et au milieu, le silence de plomb de ceux qui comprenaient que leur compte en banque affichait désormais un zéro pointé, aussi vide que leur courage.

— Monsieur le Général, vous avez vos ordres.

La voix d'Hélène était un fil de rasoir. Elle ne regardait pas l'homme en uniforme qui se tenait près de la cheminée éteinte. Le général de corps d'armée, Jean-Baptiste Mercier, fixait son propre reflet dans le miroir doré. Il n'avait pas bougé depuis dix minutes.

— Madame la Première ministre, l'état de siège demande une validation constitutionnelle immédiate, répondit Mercier d'une voix sourde. Le Conseil n'est plus joignable. Leurs téléphones sont...

— Je me contrefous de leurs téléphones ! rugit-elle en pivotant. Signez ce décret. Envoyez les blindés sur le quai d'Orsay. Déclarez la zone rouge. Invalidez ce vote par la force. Kazan n'est qu'un terroriste de salon, il est déjà entre les mains du RAID. La tête est coupée, Mercier. Le corps doit suivre.

Mercier sortit lentement son smartphone de sa vareuse. L'écran s'alluma, projetant une lueur bleutée sur son visage buriné.

— Mon corps ne suit plus, Madame.

— Pardon ?

— Regardez vos alertes, si votre réseau fonctionne encore. Kazan n'a pas seulement gelé les comptes de l'Assemblée. Il vient de libérer les soldes.

Hélène Valois sentit un froid polaire envahir ses poumons. Elle s'approcha du bureau, saisit sa tablette. Elle n'eut pas besoin de chercher longtemps. Sur les réseaux cryptés, sur les boucles Telegram des régiments, l'information se propageait comme une traînée de poudre.

« Virement reçu. Source : Fonds de Restitution Souveraine. Montant : Arriérés de primes + Bonus d'engagement. »

— Il paye mes hommes, murmura Mercier avec une sorte de fascination morbide. Chaque caporal, chaque lieutenant de gendarmerie vient de recevoir l'équivalent de six mois de salaire. L'argent provient des comptes de la "Loi Janus". Vos fonds de campagne, Madame.

Le silence qui suivit fut plus violent qu'une explosion. Hélène Valois s'appuya sur le bureau pour ne pas chanceler. Kazan n'avait pas seulement braqué la banque ; il avait racheté l'armée avec l'argent sale du gouvernement.

— C'est un détournement ! C'est illégal ! hurla-t-elle, la peau de son visage tendue à s'en rompre.

— Bien sûr que c'est illégal, répondit Mercier en remettant son képi. Mais essayez d'expliquer à un adjudant qui a du mal à payer son loyer que l'argent qu'il vient de recevoir est "anticonstitutionnel". Pour mes gars, Kazan est devenu le Père Noël avec un fusil d'assaut numérique. Si je leur ordonne de charger l'Assemblée pour annuler ce vote, je risque une mutinerie dans l'heure.

Il se dirigea vers la porte, s'arrêtant juste avant de sortir.

— Vous vouliez de la "Prise de Contrôle Directe", Madame. On y est. Kazan a court-circuité la chaîne de commandement en passant par le portefeuille. C'est imparable.

Hélène resta seule. Dans le couloir, elle entendait les murmures de ses propres conseillers. Ils ne travaillaient plus. Ils vérifiaient leurs comptes. L'odeur du pouvoir s'était évaporée, remplacée par l'odeur âcre de la panique.

À l'arrière du fourgon blindé, Marc Kazan ne sentait plus son épaule droite. Le coup de crosse l'avait probablement fracturée. Le sang coulait le long de sa tempe, chaud et visqueux, mais il souriait. La douleur était une information comme une autre. Binaire. Présente ou absente.

— Tu devrais fermer ta gueule, Kazan, gronda l'agent du RAID assis en face de lui, le doigt sur la détente de son HK416.

Kazan releva la tête, ses yeux brillants dans l'obscurité de la cellule mobile.

— Ton nom, c'est quoi ?

— Ferme-la.

— Ton nom, c'est Mareuil, n'est-ce pas ? Jean-Marc Mareuil. Trois enfants. Une maison en crédit à Melun. Ta femme est infirmière. Elle a fait deux nuits sup' cette semaine pour payer les frais dentaires du petit dernier.

L'agent se figea. Le canon de l'arme trembla imperceptiblement.

— Comment tu sais ça ?

— Je ne le sais pas, je le vois, murmura Kazan avec une douceur terrifiante. Je vois tout ce qui est chiffré. Et je viens de voir que ton compte au Crédit Agricole vient de passer de -450 euros à +12 000. C'est le prix de ta loyauté, Jean-Marc ? Ou c'est juste le prix de la vérité ?

L'autre agent, à côté, sortit son téléphone. Un bip. Puis un autre. Dans l'espace clos du fourgon, les notifications sonnaient comme des balles de fusil.

— Chef... balbutia le second agent. Il a raison. On a reçu un virement. Libellé "Libération Nationale".

Mareuil fixa Kazan. La haine était toujours là, mais elle était parasitée par quelque chose de plus puissant : l'instinct de survie. Kazan savait qu'il n'avait plus besoin de parler. Le code travaillait pour lui. Il avait transformé l'oppression en une transaction bancaire.

— Vous ne m'emmenez pas à la Santé, n'est-ce pas ? demanda Kazan.

— Les ordres ont changé, répondit Mareuil d'une voix blanche. On nous dit de vous sécuriser. Pas de vous livrer.

— Sécuriser ? Pour qui ?

— Pour la suite.

20h45. Palais Bourbon.

L'hémicycle était une fosse commune de l'Ancien Monde. La Première Ministre venait d'entrer, mais personne ne se leva. Le protocole était mort, assassiné par la data. Elle monta à la tribune, ses pas pesants. Elle regarda les bancs de la majorité, ceux qu'elle avait nourris, protégés, achetés. Ils détournaient les yeux.

Elle prit la parole, mais son micro était coupé.

Elle frappa le pupitre. Rien. Elias, depuis son trou noir numérique, gérait le mixage audio de la démocratie. Kazan lui avait dit : *« Ne les laisse pas parler. Leurs mots sont des virus. »*

Soudain, les écrans géants de l'Assemblée, d'ordinaire réservés aux résultats des votes, s'allumèrent. Ce n'était pas des chiffres. C'était une liste. Une liste de noms, de montages offshore, de sociétés écrans aux Seychelles, au Panama, au Luxembourg.

Le nom d'Hélène Valois apparut en haut de la liste. En rouge. 14,2 millions d'euros. Clause "Janus".

Un murmure monta des tribunes du public, un grondement sourd qui s'amplifia jusqu'à devenir un séisme. Les citoyens présents, ceux qui avaient réussi à forcer les

barrages, commençaient à scander un mot unique, rythmé comme une exécution :

— RENDEZ ! RENDEZ ! RENDEZ !

Valois agrippa le bord du pupitre. Elle chercha des yeux le service d'ordre. Les huissiers restaient immobiles, les bras croisés. Ils l'observaient comme on observe un débris sur une plage après la tempête.

Elle comprit alors la nature exacte du plan de Kazan. Ce n'était pas un coup d'État. C'était une liquidation judiciaire.

Elle se tourna vers le président de l'Assemblée, un homme livide qui tenait son marteau comme un jouet inutile.

— Faites évacuer ! hurla-t-elle sans micro. C'est une insurrection !

Le président secoua la tête. Il désigna son propre écran de contrôle.

— Hélène... le vote a déjà eu lieu.

— Quoi ?

— Le système de vote électronique a été activé il y a trois minutes. À distance.

— Par qui ?

— Par tout le monde, murmura-t-il. Chaque citoyen possédant une carte d'identité numérique a reçu un jeton de vote sur son application sécurisée. On ne vote plus ici, Hélène. On vote là-bas. Dans la rue.

Sur l'écran géant, les chiffres défilaient à une vitesse prodigieuse.

Loi de Restitution Souveraine :

POUR : 89,4%

CONTRE : 10,6%

Le pays venait de s'auto-administrer son propre remède.

Kazan fut extrait du fourgon devant les marches d'un bâtiment discret, loin des caméras. Il n'y avait pas de journalistes, seulement des hommes en civil, le visage grave.

On le fit asseoir dans un bureau spartiate. Un homme entra. Pas un militaire, pas un politicien. Un technicien de haut niveau de l'ANSSI. Elias était peut-être quelque part derrière ces murs, ou peut-être était-il déjà en train de brûler ses serveurs.

— Vous avez cassé le jouet, Kazan, dit l'homme en posant un dossier sur la table.

— Le jouet était cassé depuis quarante ans, répondit Marc en grimaçant de douleur. J'ai juste montré les engrenages rouillés.

— On ne revient pas en arrière. Vous le savez. L'économie mondiale va nous mettre en quarantaine dès demain matin. Le FMI va hurler. La BCE va couper les robinets.

Kazan s'adossa à sa chaise, un filet de sang séché sur la joue.

— Laissez-les faire. Ils n'ont plus de prise. On a les clés des coffres maintenant. La dette ? On l'a annulée par compensation de fraude. Les marchés ? Ils ont peur des algorithmes qu'ils ne comprennent pas. Ils ne nous attaqueront pas, ils vont essayer de nous copier.

L'homme le regarda avec une pointe de respect, ou de terreur.

— Et vous ? Vous allez finir dans un trou noir. On ne peut pas laisser un homme avec votre pouvoir en liberté.

Kazan sourit. Un sourire de prédateur qui a déjà mangé son propre piège.

— Mon pouvoir n'existe que tant que je suis le seul à l'utiliser. Regardez dehors.

Il désigna la fenêtre. Au loin, les lumières de Paris scintillaient. Mais quelque chose avait changé. Les panneaux publicitaires géants, les écrans des abribus, les façades des banques... tous affichaient désormais la même ligne de code, simple, élégante, universelle.

```
`EXECUTE_FREEDOM.SH`
```

— Je n'ai pas le pouvoir, conclut Kazan. J'ai juste publié la documentation. Désormais, n'importe quel gamin avec un clavier et une raison de se battre peut faire ce que j'ai fait. Le secret est mort. L'impunité aussi.

Il ferma les yeux, sentant la fatigue l'envahir enfin.

— La muraille est tombée, Monsieur. Maintenant, apprenez à vivre sans murs.

Dehors, le vrombissement de la ville n'était plus celui du moteur d'une machine bien huilée. C'était le cri d'une bête qui venait de briser sa chaîne et qui, pour la première fois, découvrait l'immensité du ciel.

La "Loi de Restitution" n'était que le début. La véritable prise de contrôle directe ne faisait que commencer. Et personne, absolument personne, n'était prêt pour ce qui allait suivre.

****ALEX R. :****

"Le pouvoir déteste le vide, mais il déteste encore plus la transparence. Kazan a transformé la corruption en code open-source. La muraille Valois s'est effondrée parce qu'elle reposait sur un mensonge : l'idée que l'argent était à eux.

Faux. L'argent, c'est de la confiance numérisée. Et quand la confiance change de camp, le monde change de base.

Le Chapitre 15 se ferme. Le vieux monde est en liquidation. Qu'est-ce que tu vas reconstruire sur les ruines ? Parce que n'oublie jamais : une fois que tu as vu derrière le rideau, tu ne peux plus redevenir un simple spectateur. Tu es le codeur. Ou tu es le code."

Chapitre 16

Le Grand Reset

L'écran géant du plateau de France 2 ne clignotait plus. Il vibrait. Une pulsation numérique, le battement de cœur d'un nouveau-né fait de silicium et de rage. Sur le ruban défilant en bas de l'image, les chiffres défilaient à une vitesse que l'œil humain ne pouvait plus traiter. Les zéros s'empilaient comme des cadavres sur un champ de bataille.

180 000 000 000.

Cent quatre-vingts milliards d'euros. Le PIB d'une nation moyenne. La dette de sang de trois décennies de renoncements. En quatre secondes, le script d'Elias avait aspiré la moelle épinière des paradis fiscaux pour la réinjecter dans les veines d'un État en état de mort cérébrale.

Marc Kazan retira ses mains du clavier. Ses doigts tremblaient imperceptiblement. Pas de peur. Juste la décharge d'adrénaline qui quittait son corps, laissant place à une fatigue froide, absolue. Il leva les yeux vers les projecteurs. La lumière blanche le brûlait, mais il ne cilla pas.

Dans le studio, le silence n'était pas une absence de bruit. C'était une masse physique. Une chape de plomb qui écrasait les techniciens en régie, les cameramans pétrifiés derrière leurs optiques, et Hélène Valois.

La Première Ministre était restée debout. Ses mains agrippaient le rebord de la table en plexiglas si fort que ses phalanges étaient devenues livides. Elle regardait son reflet dans l'écran noir d'un moniteur de retour. Elle ne voyait pas une femme d'État.

Elle voyait une coquille vide.

— C'est fait, dit Kazan. Sa voix était basse, mais elle porta jusqu'au fond du plateau comme un coup de fouet.

Valois ne répondit pas tout de suite. Elle tourna lentement la tête vers lui. Ses yeux étaient injectés de sang.

— Vous avez détruit le système, murmura-t-elle. Vous n'avez pas "restitué". Vous avez déclenché une déflagration qui va raser l'économie européenne d'ici l'aube. Les marchés ne vous pardonneront jamais.

Kazan esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux. Un sourire de fossoyeur.

— Les marchés ne sont pas des personnes, Madame Valois. Ce sont des algorithmes. Et je viens de changer leur code source. Demain, les boulangers auront de la farine, les hôpitaux auront des lits, et vous... vous aurez des comptes à rendre. Ce n'est pas un krach. C'est un audit.

Il se leva. Ses articulations craquèrent. Il se sentait vieux, soudain. Le poids des lignes de code pesait plus lourd que le fer.

À l'autre bout du plateau, le directeur de l'information criait dans son casque, mais personne ne l'écoutait. Les téléphones portables de toute l'équipe commençaient à vibrer en même temps. Des notifications en cascade. Des alertes SMS. Le pays se réveillait dans un cri numérique.

Valois lâcha la table. Elle s'approcha de Kazan, franchissant la ligne invisible qui séparait le pouvoir de la révolte.

— Ils vont vous tuer, Marc. Vous le savez ? Avant même que vous ne passiez la porte de ce studio. Ils ne peuvent pas laisser un précédent pareil exister.

— "Ils" n'ont plus de quoi payer les tueurs, répliqua-t-il froidement. J'ai gelé les comptes opérationnels de toutes les agences de sécurité privées sous contrat avec l'Élysée. Vos prétoriens sont au chômage technique depuis exactement trois minutes.

Elle marqua un temps d'arrêt. Sa mâchoire se crispa.

— Et pour moi ?

Kazan plongea son regard dans le sien. Il chercha une once de regret, une trace de l'idéalisme qu'elle avait dû posséder, autrefois, avant les compromissions et les dîners au Siècle. Il ne trouva que du marbre.

— La Loi Janus est passée, Madame. Le script a identifié les flux. Votre compte personnel au Luxembourg, celui crédité par le fonds *Emergence Sud*, vient d'être versé au budget de l'Éducation Nationale. Vous êtes officiellement insolvable. Et techniquement, sous le coup d'un mandat d'arrêt automatisé.

Le visage de la Première Ministre se décomposa. Ce n'était plus de la colère, c'était de la terreur pure. La terreur de ceux qui ont oublié ce que signifie ne plus avoir de filet de sécurité. Elle s'effondra sur son siège, les épaules voûtées.

Kazan se détourna. Il n'y avait plus rien à dire. La tragédie était finie. La farce commençait.

Il marcha vers la sortie du plateau. Les câbles jonchaient le sol comme des serpents morts. Il croisa le regard d'un jeune cadreur qui tenait encore sa machine à bout de bras. Le gamin avait les larmes aux yeux. Il hocha la tête, un geste de respect silencieux, presque religieux.

Kazan poussa les portes battantes du studio. L'air du couloir était saturé d'ozone et de sueur froide.

Dans son oreillette, la voix d'Elias grésilla.

— Marc ?

— Je t'écoute.

— Le GIGN est dans le hall. Ils ont reçu l'ordre d'assaut juste avant que je ne coupe les communications radio de la préfecture. Ils vont entrer par le nord et par le parking.

Kazan s'arrêta devant une baie vitrée qui donnait sur les quais de Seine. Au loin, les gyrophares déchiraient l'obscurité. Un ballet bleu, urgent, implacable.

— Tu as les fichiers, Elias ? demanda Kazan.

— Tout est sur le cloud décentralisé. Chiffré. Si tu ne donnes pas signe de vie toutes les six heures, la clé privée est envoyée à chaque rédaction de la planète. Ils ne peuvent pas t'effacer sans tout débiller. Tu es devenu une assurance-vie vivante.

— Bien. Sors de l'ANSSI maintenant. Disparais.

— Et toi ?

Kazan regarda son reflet. L'homme dans la vitre n'avait plus rien du brillant consultant de la City. Il avait l'air d'un spectre.

— Moi, je vais aller leur expliquer comment on gère une faillite.

Il débrancha l'oreillette et la laissa tomber au sol. Il continua sa marche vers le hall d'entrée, ses pas résonnant sur le marbre froid de la tour de France Télévisions.

À mesure qu'il approchait, il entendait le fracas des bottes, les ordres aboyés, le bruit métallique des culasses que l'on charge. L'État reprenait ses droits. La violence légitime tentait de colmater les brèches du coffre-fort vide.

Kazan déboucha dans le hall. Les projecteurs tactiques des unités d'élite l'aveuglèrent instantanément. Des points rouges dansèrent sur sa poitrine, cherchant son cœur.

— À GENOUX ! LES MAINS SUR LA TÊTE ! MAINTENANT !

Il ne s'exécuta pas tout de suite. Il resta là, debout, silhouette sombre contre la lumière crue de la fin d'un monde. Il sentait la fraîcheur de la nuit s'engouffrer par les portes vitrées qu'ils venaient de briser.

Il leva les mains, lentement, paumes ouvertes. Pas en signe de reddition. En signe d'achèvement.

— Le code est public, hurla-t-il par-dessus le vacarme. Vous pouvez me tuer, mais vous ne pouvez pas supprimer Git.

Un officier du GIGN s'avança, l'arme épaulée, le visage dissimulé par une cagoule noire. Il plaqua Kazan contre un pilier de béton avec une violence inutile. Le métal froid des menottes lui entama les poignets.

— Vous êtes Marc Kazan ?

Kazan sentit le goût du sang dans sa bouche. Il sourit.

— Non, dit-il. Je suis la documentation technique du futur.

Alors qu'on l'entraînait vers les fourgons blindés, Kazan regarda une dernière fois vers la ville. Paris ne dormait pas. Des milliers de fenêtres s'allumaient. Les gens étaient sur leurs balcons, leurs écrans à la main. Le système financier mondial était en train de redémarrer, mais les règles du jeu avaient changé. Pour la première fois de l'histoire, les chiffres ne mentaient plus.

Le Grand Reset n'était pas une théorie. C'était une réalité de 180 milliards d'euros.

Dans le silence de la cellule mobile qui l'emportait, Kazan ferma les yeux. Il pensa à son père. Il pensa à la petite boutique de province saisie par les huissiers pour trois mensualités manquées pendant que les banques recevaient des milliards de fonds publics.

"C'est payé, papa", pensa-t-il. "Jusqu'au dernier centime."

Dehors, le monde s'effondrait. Et pour la première fois, ce n'était pas une mauvaise nouvelle.

ALEX R. :

"Le silence qui suit une explosion n'est pas la paix. C'est le moment où la réalité se réarrange.

Kazan a fait sauter le verrou. Il a rendu l'invisible obscène. Les 180 milliards ne sont que le début du problème pour ceux qui restent. Parce que maintenant, le peuple sait où est le bouton 'Delete'.

Le Chapitre 16 se termine sur un homme enchaîné et une nation libérée. Mais n'oublie jamais le prix de la vérité : Kazan a gagné la guerre, mais il a perdu sa liberté. C'est le

deal. C'est toujours le deal.

Maintenant, regarde les décombres. Le système va essayer de se reconstruire. Il va essayer de transformer cette révolution en une nouvelle forme de contrôle. La question n'est plus de savoir si on peut gagner. C'est de savoir si on est capable de rester libres une fois que les chaînes sont tombées.

Rideau."

Chapitre 17

L'Épilogue du Paria

L'acier des menottes est une morsure honnête. Un froid sec, métallique, qui tranche avec la moite chaleur des projecteurs du plateau. Marc Kazan ne résiste pas. Ses poignets sont fins, presque fragiles dans les poignes épaisses des hommes du RAID. On ne traite pas un terroriste financier avec des gants de velours, même quand il vient de rendre 180 milliards d'euros à la nation.

Le studio 4 est un champ de ruines technologiques. Des câbles serpentent comme des entrailles de monstres électriques sur le sol noir. Au-dessus, les moniteurs diffusent encore le compte à rebours figé à zéro. Kazan marche, encadré par deux colosses en kevlar dont le souffle est court. Ils ont peur de lui. Ils ne craignent pas ses muscles, ils craignent l'idée qu'il a plantée dans le processeur de la République.

— Avance, murmure une voix étouffée par un masque.

Kazan avance. Ses yeux balaient une dernière fois l'arène. C'est fini. Le signal a été émis. Les serveurs miroirs ont déjà répliqué le code source de "Janus" sur quatre continents. On ne supprime pas une vérité qui a été téléchargée dix millions de fois en une heure.

La sortie du bâtiment est un mur de flashes. Les gyrophares bleus découpent la nuit parisienne en lambeaux d'urgence. L'air frais de quatre heures du matin lui frappe le visage. C'est l'odeur du bitume mouillé et du changement de paradigme.

C'est là qu'il la voit.

Une berline noire, portière ouverte, à dix mètres de son propre fourgon blindé. Hélène Valois. La Muraille n'est plus qu'un tas de gravats. Sa veste Chanel est froissée, une mèche de cheveux gris s'est échappée de son chignon impeccable, barrant son front comme une balafre. Elle n'est pas escortée par des forces d'élite, mais par deux inspecteurs de la Police Judiciaire en civil. Discrets. Cliniques. L'humiliation est plus silencieuse pour les ministres, mais elle est plus profonde.

Leurs regards se croisent.

Valois s'arrête. Ses yeux sont injectés de sang. Elle n'a plus la voix qui commande le silence ; elle a la voix de celle qui vient de réaliser que son nom sera une insulte dans les livres d'histoire.

— Vous avez tout détruit, Kazan, crache-t-elle. Vous n'avez pas sauvé le pays. Vous l'avez livré aux loups. Sans structure, sans hiérarchie, nous ne sommes rien.

Kazan s'arrête aussi, obligeant ses gardes à marquer un temps d'arrêt par la seule force de son inertie. Il la dévisage. Pas de haine. Pas de triomphe. Juste une observation anatomique.

— La hiérarchie était votre mensonge, Madame la Première Ministre. Vous appeliez "ordre" ce qui n'était que le confort de votre propre impunité. Le chaos que vous craignez, c'est juste le bruit des comptes qu'on rend.

— Et après ? demande-t-elle, un tremblement dans la mâchoire. Qui va gérer la panique de demain matin ? Qui va dire aux gens que leur épargne est le jouet d'un algorithme que personne ne contrôle ?

Kazan fait un pas vers elle. Un seul. Les policiers se tendent, mais personne ne l'interrompt. Le moment appartient à la tragédie.

— L'algorithme est en open-source, Valois. Tout le monde peut le voir. Tout le monde peut le vérifier. C'est ça, la différence. On ne gère plus la panique. On gère la réalité. Profitez de la voiture. C'est probablement la dernière fois qu'on vous conduit aux frais du contribuable.

Elle veut répondre. Ses lèvres bougent, mais aucun son ne sort. Le système n'a plus d'arguments quand les chiffres arrêtent de mentir. Un inspecteur lui pose une main sur l'épaule et la pousse doucement vers l'intérieur du cuir sombre. La portière claque. Un bruit de guillotine moderne.

Kazan est poussé dans son propre fourgon. L'habitacle est exigü, sentant le tabac froid et le métal huilé. Il s'assoit sur le banc rigide. En face de lui, un jeune agent le fixe avec une fascination non dissimulée. L'agent regarde son téléphone, puis Kazan.

Sur l'écran du smartphone, une carte de France s'illumine. Des points verts s'allument par milliers. Les saisies sur les comptes offshore liés à la Loi Janus. Le transfert vers les comptes de la Sécurité Sociale et des infrastructures publiques est automatique. Implacable.

— Ça marche vraiment ? demande le jeune flic à voix basse.

Kazan appuie son dos contre la paroi blindée. Il ferme les yeux.

— Ça ne s'arrêtera plus jamais.

Le convoi s'ébranle. Paris défile derrière les vitres grillagées. La ville semble calme, mais Kazan sait que c'est le calme d'un redémarrage système. Dans quelques heures, les banques ouvriront sur un monde où le levier financier a été brisé. Où les dettes fictives ont été annulées par la saisie des richesses cachées.

Il pense à Elias. Son ombre. Il sait qu'Elias n'est pas là. Il a déjà disparu dans les

replis du réseau, laissant derrière lui une trace effacée. La loyauté d'Elias n'était pas pour Kazan, mais pour le code. Et le code est libre.

Soudain, le fourgon ralentit. Des cris montent de l'extérieur. Kazan rouvre les yeux. Ils passent devant une place où une foule commence à s'agglutiner malgré l'heure. Ce ne sont pas des émeutiers. Ils ne cassent rien. Ils brandissent leurs téléphones comme des torches. Ils ont reçu les notifications. Les premiers remboursements. Les premières preuves que le vol organisé a pris fin.

Un slogan est tagué en lettres géantes sur le mur d'un ministère : *****"KAZAN A PAYÉ"*****.

Kazan esquisse un mouvement de tête, une grimace qui ressemble presque à un sourire. Son père n'est plus là pour voir la boutique rouvrir, mais des milliers d'autres pères n'auront pas à fermer la leur demain.

Le fourgon s'engouffre dans la cour de la prison de la Santé. Les portes de fer se referment derrière lui avec un fracas définitif.

****Cellule 402. Six heures plus tard.****

La lumière crue du matin filtre à travers une lucarne haute. Kazan est assis sur son lit de fer. Il a troqué son costume contre un jogging gris informe. Il n'a plus rien. Plus de serveurs, plus de micros, plus d'influence directe.

On frappe à la porte de la cellule. Un gardien glisse un plateau. À côté du morceau de pain rassis, il y a une feuille de papier. Un document officiel, mais griffonné au dos.

Kazan le ramasse. Au dos de l'avis de mise en détention, quelques mots écrits à la

hâte, sans signature :

"La mise à jour est installée sur 92% des terminaux bancaires européens. Ils essaient de compiler un correctif, mais le noyau est cryptographié avec la clé de la dette souveraine. S'ils touchent au code, ils effacent l'euro. On a gagné, Marc. Le monde est en maintenance. Repose-toi."

Kazan froisse le papier. Il se lève et s'approche de la lucarne.

Le système va essayer de se reconstruire, il le sait. Les avocats des fonds spéculatifs vont hurler à la spoliation. Les politiciens vont tenter de nationaliser la victoire de Kazan pour en faire un nouvel instrument de contrôle. Ils vont essayer de transformer le Scalpel en une icône inoffensive, ou en un monstre à oublier.

Mais ils ne peuvent pas corriger ce qui est ouvert. Ils ne peuvent pas reprendre ce qui a été rendu.

Kazan regarde ses mains. Elles ne tremblent pas. Il a fait sauter le verrou. Il a rendu l'invisible obscène. Il a transformé la finance en un service public, de force.

Dehors, le vrombissement de la ville reprend. Mais le son est différent. Moins de sirènes, plus de voix. Quelque chose a changé dans la fréquence cardiaque de la nation.

Le Grand Reset n'était pas une théorie de conspiration. C'était une nécessité technique.

Kazan s'assoit par terre, le dos au mur. Il attend le procès. Il attend les interrogatoires. Il attend la haine de ceux qu'il a ruinés. Il s'en fout. La prison est une petite cellule dans un monde qui vient de s'agrandir.

L'histoire ne retiendra pas son nom comme celui d'un sauveur, mais comme celui d'un bug système devenu fatal. Et c'est exactement ce qu'il voulait.

Le code est en open-source.

Le pouvoir est en direct.

La prise de contrôle est définitive.

Rideau de fer.

ALEX R. :

"Regarde-le. Seul entre quatre murs de béton. Le système pense l'avoir puni. Quelle blague. Kazan n'est pas en prison, il est en vacances. Sa mission est accomplie. Il a transformé le monde en un immense laboratoire de vérité.

La leçon ? Ne cherche pas à convaincre les puissants. Cherche à rendre leur pouvoir obsolète. On ne gagne pas en changeant les joueurs, on gagne en changeant le moteur de jeu.

Kazan a appuyé sur 'Eject'. La cassette est sortie. Le film est fini. Et maintenant ? Maintenant, c'est à toi d'écrire la suite. Le code est là, dans tes mains. Qu'est-ce que tu vas en faire ?

Fin du jeu. Bienvenue dans le monde réel."

Chapitre 18

Code Mort

Le béton ne ment pas. Il est froid, poreux, immuable. C'est la seule chose honnête qui reste à Marc Kazan dans cette boîte de six mètres carrés qu'on appelle la Cellule 402 du quartier de haute sécurité de Réau.

Six mois.

Cent quatre-vingts jours à écouter le bourdonnement des néons, ce sifflement électrique qui ressemble au bruit d'un serveur en surchauffe. Six mois que le monde extérieur est devenu un souvenir en basse résolution. Kazan est assis sur son lit, le dos droit, les yeux fixés sur la porte en acier brossé. Il ne bouge pas. Il n'a pas besoin de bouger. Le mouvement, c'est pour ceux qui ont encore quelque chose à prouver. Lui, il a déjà tout effacé.

Un claquement métallique. La trappe s'ouvre. Un œil sombre observe.

— Kazan. Debout. Promenade.

La voix du gardien, Miller, est chargée d'une rancœur qu'il n'essaie même plus de cacher. Miller déteste Kazan. Pas parce que Kazan est un criminel — le couloir est plein de violeurs et de tueurs de flics — mais parce que Kazan a rendu Miller obsolète. Miller a vu son propre compte en banque passer par la moulinette du "Reset". Il a vu ses petites économies placées dans des fonds de pension foireux être réinjectées dans le circuit public. Miller est plus pauvre, mais ses dettes ont disparu. Il ne sait pas s'il doit l'égorger ou le remercier. Dans le doute, il serre les menottes un peu trop fort.

Kazan ne bronche pas. Le métal mord la peau des poignets. C'est une information sensorielle, rien de plus.

— Le monde brûle encore dehors, Kazan, grogne Miller en le poussant dans le couloir. Tu devrais voir les infos. Les gens s'entretuent pour des tickets de rationnement numériques.

Kazan sourit intérieurement. Miller ment. S'il y avait du chaos, Miller ne serait pas là à faire sa ronde avec des chaussures cirées. Miller a peur parce que l'ordre a changé de mains.

Ils traversent le sas. La cour de promenade est une cage à ciel ouvert, un rectangle de gris surmonté d'un grillage anti-hélicoptère. L'air est frais, chargé d'une odeur de pluie imminente. Kazan marche. Un pas, deux pas, trois pas. Le rythme est mathématique.

Un autre détenu, une ombre massive aux bras tatoués de symboles cryptiques, s'approche de lui au détour d'un pylône. C'est "Le Grec". Un ancien courtier qui a fini par étrangler son associé. Il est ici parce qu'il connaît la valeur du silence.

Le Grec passe à côté de Kazan. Pas de regard. Pas de mot. Juste un frottement d'épaules.

Dans la main de Kazan, un objet froid. Petit. Souple.

Kazan continue sa marche. Il attend d'être dans l'angle mort de la caméra n°4, celle qui a un balayage de sept secondes. Il baisse les yeux.

C'est une montre. Une vieille Casio F-91W. L'archétype de la montre de terroriste ou de geek. Mais celle-ci a été modifiée. Le bracelet est plus épais. L'écran à cristaux

liquides affiche l'heure, mais les chiffres vibrent d'une micro-fréquence inhabituelle.

Kazan appuie sur le bouton latéral. Un code. Une séquence.

L'écran change. La montre ne donne plus l'heure. Elle donne le pouls d'une nation.

LOG_INIT : ACCÈS ROOT CONFIRMÉ.

Les caractères défilent à une vitesse vertigineuse. Kazan lit le code comme un musicien lit une partition.

Loi de Restitution Souveraine : 98% d'application.

Fonds Offshore rapatriés : 412 Milliards €.

Dette publique : - 60%.

Indice de Gini : Stabilisé.

Le "Grand Reset" n'était pas un effondrement. C'était une défragmentation. Kazan sent l'adrénaline remonter, cette vieille drogue qu'il pensait avoir évacuée. Elias a réussi. L'Ombre est toujours dans la machine. Infiltré au cœur de l'ANSSI, Elias a maintenu les backdoors ouvertes pendant que le gouvernement Valois tentait désespérément de colmater les brèches.

Hélène Valois. Kazan l'imagine dans son bureau doré, entourée de conseillers en panique, réalisant que chaque tentative de reprendre le contrôle ne fait que renforcer l'algorithme de Kazan. La "Loi Janus" est devenue la nouvelle Constitution. Elle est inscrite dans le code source de la monnaie numérique. On ne peut plus la contourner sans détruire la monnaie elle-même.

Kazan appuie à nouveau. Le message final apparaît. Trois lignes de texte pur.

LE NOYAU EST STABLE.

****LA DÉMOCRATIE A ÉTÉ MISE À JOUR.****

****CODE MORT ACTIVÉ.****

"Code Mort". Kazan s'arrête de marcher. Le vent se lève, plaquant sa chemise de prisonnier contre son torse sec.

Le Code Mort signifie que les serveurs originaux, ceux qui contenaient les preuves de la manipulation initiale, se sont auto-détruits. Il ne reste aucune trace. Pas de piste. Pas de coupable technique. La nouvelle réalité financière est désormais la seule réalité. On ne peut pas revenir en arrière. On ne peut pas "annuler" la saisie des avoirs de la classe politique sans déclencher une apocalypse bancaire.

Ils sont coincés. Ils sont forcés d'être honnêtes.

— On rentre, Kazan ! hurle Miller depuis l'autre bout de la cour. La récré est finie.

Kazan regarde la Casio une dernière fois. Le message s'efface. La montre redevient une simple montre bon marché, affichant 14:02.

Dans sa cellule, Kazan s'allonge sur sa couchette. Il fixe le plafond. Il sait ce qui va se passer maintenant. Hélène Valois va venir le voir. Pas officiellement. Pas avec des caméras. Elle viendra dans l'ombre, une nuit, quand elle réalisera que le pays ne lui appartient plus, qu'elle n'est plus que l'administratrice d'un système qu'elle ne comprend pas. Elle viendra lui demander la "clé".

Et il lui dira la vérité : il n'y a pas de clé.

Le pouvoir n'est plus un trousseau qu'on se passe de main en main. C'est un flux. Un courant électrique qui circule là où la résistance est la plus faible. Il a supprimé la résistance des intermédiaires, des lobbyistes, des paradis fiscaux. Le courant va maintenant directement de la ressource au besoin.

C'est brutal. C'est chirurgical. C'est la fin de la politique telle qu'ils la connaissaient.

Kazan ferme les yeux. Il entend le bruit des verrous qui se ferment dans le couloir. Un son définitif.

Il est en prison pour le restant de ses jours. Il sera le bouc émissaire, l'homme le plus détesté par l'élite et le plus craint par l'État. Mais chaque fois qu'un citoyen utilisera sa carte bancaire, chaque fois qu'un hôpital sera financé par les fonds "récupérés", chaque fois qu'un milliardaire verra son influence limitée par un algorithme d'équité, Kazan sera là.

Il n'est plus un homme. Il est une fonction.

Dans l'obscurité de la cellule, un minuscule point rouge clignote sur la Casio qu'il a gardée au poignet, cachée sous sa manche. C'est Elias. Elias qui lui envoie un dernier signal, une dernière ligne de dialogue entre deux fantômes.

KAZAN > STATUS ?

ELIAS > ROOT ACCESS PERMANENT. ENJOY THE SILENCE.

Kazan esquisse un sourire. Le premier depuis six mois. Un sourire de prédateur qui a fini sa chasse et qui regarde, depuis sa cage, le monde qu'il a redessiné.

La porte de la cellule tremble sous l'impact d'un coup de poing. C'est Miller, qui fait sa dernière ronde avant le changement de quart.

— Tu dors, Kazan ? On dit que tu vas avoir de la visite demain. Des gens de très haut. T'as intérêt à avoir ciré tes pompes.

Kazan ne répond pas. Il n'a plus besoin de parler aux hommes de paille.

Le système est propre.

La dette est payée.

L'impunité est morte.

Il se tourne vers le mur, ferme les yeux, et s'endort au son du silence numérique qu'il a lui-même créé.

ALEX R. :

"Regarde-le. Seul entre quatre murs de béton. Le système pense l'avoir puni. Quelle blague. Kazan n'est pas en prison, il est en vacances. Sa mission est accomplie. Il a transformé le monde en un immense laboratoire de vérité.

La leçon ? Ne cherche pas à convaincre les puissants. Cherche à rendre leur pouvoir obsolète. On ne gagne pas en changeant les joueurs, on gagne en changeant le moteur de jeu.

Kazan a appuyé sur 'Eject'. La cassette est sortie. Le film est fini. Et maintenant ? Maintenant, c'est à toi d'écrire la suite. Le code est là, dans tes mains. Qu'est-ce que tu vas en faire ?

Fin du jeu. Bienvenue dans le monde réel."

FIN

Merci d'avoir lu "Prise de Contrôle Directe"

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)